

le bolide stratosphérique



Alan DARMOR

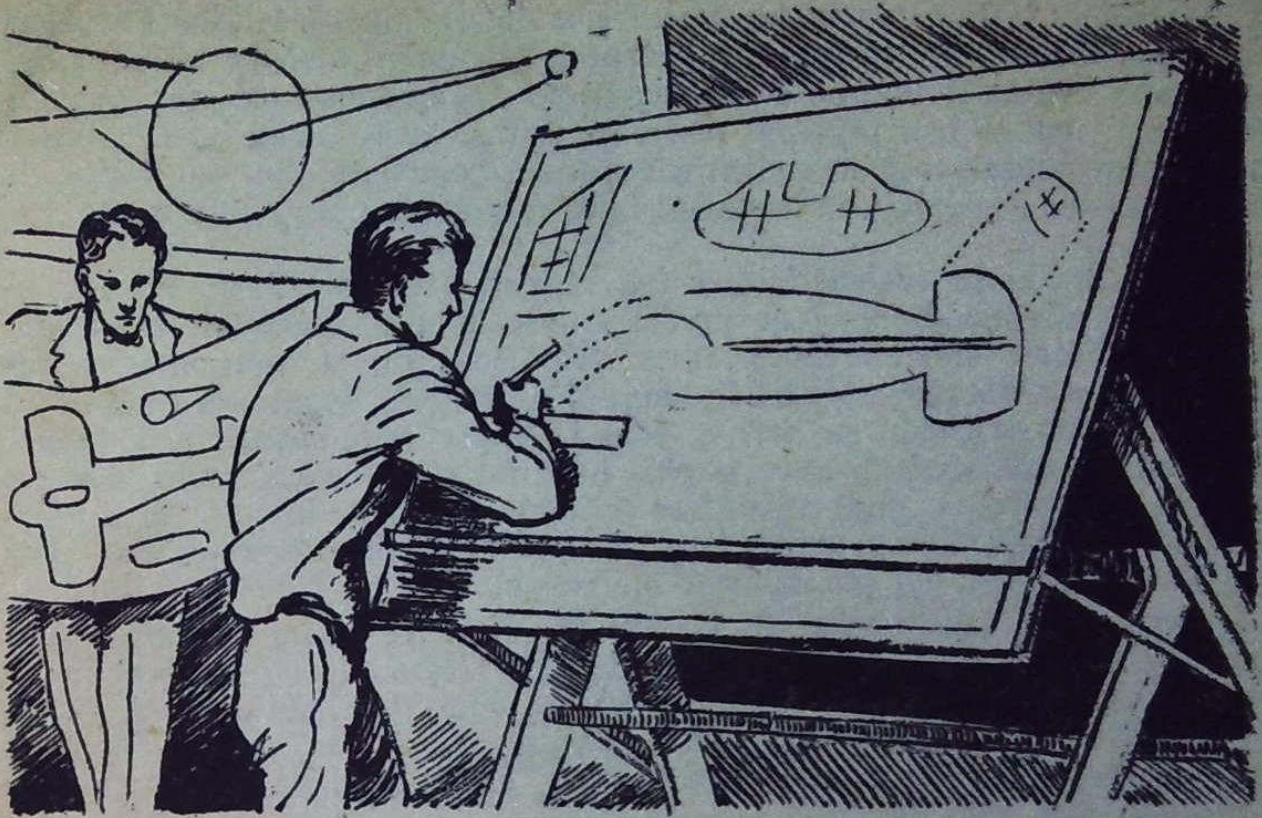
LE
BOLIDE
stratosphérique



ROMAN

Illustrations de l'Auteur

Édition de propagande culturelle bretonne
de l'ur z Goanag Breiz-Olôlê
LANDERNEAU (Bretagne)



Yves et Pol le Henaff dressent les plans de leur « Bolide ».

— Sur les bords de l'Elorn —

Le soleil matinal, un moment caché par les nuages blancs, illumine tout à coup le joli parc et est salué par le joyeux concert des oiseaux nichés dans les grands arbres. Un rayon glisse par la fenêtre ouverte de la chambre du premier étage de la villa où dort Pol le Hénaff, et se pose en plein sur son visage.

Celui-ci, caressé par la tiédeur du rayon ouvre les yeux, ébloui. C'est un beau jeune homme de vingt-cinq ans. Blond aux yeux bleus. Son front haut révèle une rare intelligence, le menton légèrement proéminent dénote une volonté d'acier.

— Quelle heure est-il ? nous devons partir de bonne heure avec Yves ! Il consulte sa montre : six heures ! Il n'y a pas de temps de perdu. Sautant hors du lit, il fait quelques mouvements de culture physique et procède à sa toilette. Encore une belle journée pense-t-il en regardant le ciel. A ce moment, on frappe à la porte. Entrez ! crie-t-il, la figure pleine de savon, et son frère Yves paraît. Il a la même taille, lui ressemble beaucoup, mais en brun et est de quelques années son aîné.

— Bonjour Pol ! Alors, il n'y a plus moyen de te lever ! Je suis prêt depuis au moins dix bonnes minutes !

— Bonjour Yves ! Si, si, je suis à toi dans un instant. J'ai dormi comme un plomb, et toi ?

— Oh ! moi aussi ! avec le travail intense que nous fournissons pour la réalisation de notre cher projet, nous n'avons pas trop de quelques heures réparatrices que nous accorde la nuit.

Quelques instants après, les deux frères descendaient à la salle à manger du rez-de-chaussée où les attendait leur petit déjeuner. La vieille Annette, qui les avait élevés et servait la famille depuis plus de quarante ans leur souhaita le bonjour tout en leur beurrant leur pain. Elle avait conservé cette habitude ne pouvant s'imaginer qu'ils étaient devenus des hommes et eux qui l'aimaient autant qu'elle les aimait, la laissaient faire et savaient lui prouver toute leur affection.

L'un et l'autre avaient fait de très sérieuses études à Paris. Pol récemment sorti premier nommé de l'école Polytechnique promettait beaucoup. Yves, de l'école supérieure des Mines, avait écrit sur la transmutation des métaux, une thèse très appréciée, dont il avait tenu, étant très celtisant, à écrire l'édition originale en breton, sous le titre « *Reuskemmadur ar metalou* », cet ouvrage fut accueilli avec le plus haut intérêt, non seulement dans les sphères scientifiques, mais aussi dans le monde linguiste breton, car il prouvait avec éclat que l'on pouvait traiter dans le vieil idiome celtique des sujets qui jusqu'à présent lui paraissaient inaccessibles !...

Cependant, la situation de fortune des deux frères leur permettant une certaine indépendance, tout leur acquit et tous leurs efforts tendaient maintenant à un projet qui avait germé en même temps dans leur cerveau. Projet d'une audace inouïe pouvant même paraître irréalisable, tant il dépassait les bornes du possible et qui consistait en l'exploration du système solaire au moyen d'un véhicule.

D'abord séduits par les dernières découvertes astronomiques ils avaient fait construire un observatoire dans leur propriété des bords de l'Elorn. Des travaux sur l'optique leur avait permis de façonner un télescope monté en équatorial, grossissant beaucoup plus que la puissante lunette du Mont Wilson aux U. S. A.

Après avoir, mais en vain recherché des symptômes de vie végétale ou animale sur la surface de la lune, leurs observations s'étaient concentrées sur la planète Vénus. La planète la plus voisine de la terre et ayant à peu près les mêmes dimensions. Son atmosphère nuageuse leur révéla l'existence de l'eau, de grandes taches changeant de couleurs à des époques invariables et en rapport avec son mouvement. décelèrent une végétation. De là à l'existence animale, il n'y avait qu'un pas.

Ces constatations firent naître le projet d'aller sur Vénus. Quel attrait ! visiter un autre monde. A partir de ce moment tous leurs efforts tendirent à le réaliser.

Ils imaginèrent d'abord une sorte d'obus, propulsé par des fusées à l'arrière, mais abandonnèrent vite ce projet. Les explosifs actuels n'étaient pas assez puissants pour donner l'élan nécessaire à un tel engin et au surplus, la violente secousse du départ ne pouvant être supportée par des humains sans qu'il s'ensuivît une mort certaine par écrasement. Il leur fallait obtenir une vitesse prodigieuse, mais progressive de façon à ce que leur organisme résista. Après avoir considéré le problème sous toutes ses formes, la solution vint de Pol. Une roue de 100 mètres de diamètre les lancerait comme une fronde. Leur véhicule de forme aérodynamique y serait fixé par des crampons automatiques. Cette roue, muée par de très puissants moteurs électriques, tournerait sur place à une vitesse progressive et contrôlée jusqu'au degré prévu par les calculs, et à ce moment les crampons automatiques s'ouvrant, le véhicule par la vitesse acquise serait projeté dans l'infini. Yves épousa tout de suite l'idée de son frère et ils se mirent aussitôt au travail avec acharnement.

Les plans furent dressés, — mais avant leur exécution, les deux frères

convinrent qu'il leur fallait trouver un emplacement en dehors de la ville, une assez grande étendue qu'ils clôtureraient et où tout leur matériel serait acheminé. C'est au moment où ils allaient partir dans les environs que nous les avons laissés tout à l'heure, alors qu'ils consommaient leur petit déjeuner sous l'œil attendri de leur bonne servante Annette.

— Le " Menez-Mikaël " de Brasparts —

— « Rentrerez-vous pour déjeuner ? leur demanda celle-ci — Oui chère Annette, nous serons de retour vers midi ».

Ils sortirent leur voiture du garage, une élégante automobile aux lignes sobres et modernes. Leur intention était d'aller en passant par Sizun, jusqu'aux Monts d'Arrée. Là, le Mont Saint-Michel de Brasparts, dominé par sa petite chapelle, les attirait. Les quelques quarante kilomètres qui séparent Landerneau de l'endroit furent franchis en peu de temps.

— « Tu vois Pol ! dit Yves, alors qu'ils étaient en vue de la chaîne des collines armoricaines, à gauche c'est le Roc'h Trevezel, et un peu plus loin à droite, plus élevé, le Mont Saint-Michel de Brasparts, dominé par sa petite chapelle, avec ses 391 mètres d'altitude. Nous allons nous arrêter là-bas où la route contourne le *menez*, et monter jusqu'à la chapelle. La lande qui l'entoure me paraît propice à l'installation de notre chantier.

L'ascension, à travers les rochers qui semblaient émerger de la lande fut vite effectuée. Yves et Pol entrèrent d'abord se recueillir un instant dans la petite chapelle et ensuite en examinèrent les alentours. C'était l'endroit rêvé. Les roches précambriennes seraient une assise à toute épreuve pour les deux trépieds qui devaient soutenir leur grande roue. La lande, s'étalant légèrement en pente, recevrait tout leur matériel. Ils rentrèrent satisfaits de leur petite excursion. La bonne Annette venait de dresser la table et leur fit ses compliments d'être rentrés à l'heure convenue. Cela leur arrivait rarement, tant ils étaient absorbés par leurs travaux. A la fin du repas, Yves annonça à Annette que d'ici peu, son frère et lui allaient partir pour un long voyage, et qu'ils ne pourraient pas comme à l'accoutumée lui envoyer de temps à autre un mot pour l'informer de leur bonne santé. Annette un peu surprise leur demanda s'ils étaient fâchés contre elle.

— « Mais non, ma bonne Annette, mais comment veux-tu que nous t'envoyons des cartes postales de l'Étoile du Berger.

— L'Étoile du Berger ! Vous voulez rire. Vous n'allez pas partir dans le ciel.

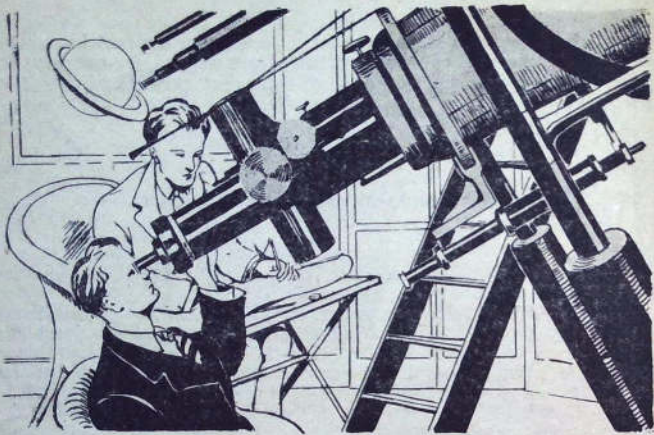
— Mais si Annette.

— Est-ce Dieu possible ! Mais vous allez vous casser le cou, c'est tous vos livres qui vous ont rendus fous.

— N'aie crainte, nous partons avec le maximum de sécurité, et avec la certitude de revenir.

— Eh bien, que Dieu et *Santez Anna gaez* vous protègent mes pauvres enfants et je prierai bien pour vous pendant votre absence. »

Dès le lendemain, Yves et Pol remplirent les formalités nécessaires à l'autorisation de leur installation. Les frais formidables que nécessiterait la préparation de leur voyage aérien engloutirent une grosse partie de leur fortune. Il arrivait des camions sans arrêt à Menez-Mikaël de Brasparts. Des hangars



Leurs observations se concentrèrent sur la planète Venus. ¶

furent construits pour abriter les puissants moteurs et le matériel. Des échafaudages dépassant soixante mètres de haut s'élevèrent sur lesquels fut hissé un moyeu de plusieurs tonnes. Des ouvriers spécialisés vinrent monter la roue dont les immenses rayons manœuvrés par des grues gigantesques l'élevaient comme pour défier les nuages. Le dimanche les gens des environs venaient visiter les travaux. Les suppositions les plus inattendues étaient le sujet de leur conversation. Car personne ne savait de quoi il s'agissait.

Les deux ingénieurs apportèrent surtout leurs soins à la finition de l'engin qui devait les emporter. Celui-ci avait à la fois l'aspect d'un obus et d'un sous-marin. Des ailes et un train d'atterrissage escamotables. Des hublots en perçaient la cuirasse et une sorte de queue en croix le terminait. L'intérieur rappelait aussi celui d'un sous-marin. Le groupe moteur, les cadrans de marche et de contrôle, des tubes à l'infini s'enchevêtrant dans tous les sens où épousant la forme des parois, des manettes, des pédales, des ampoules électriques de toutes les couleurs.

Malgré la diversité et la quantité de choses contenues à l'intérieur du véhicule tout était scrupuleusement à sa place et ordonné rationnellement.

La roue fut enfin montée, on la voyait de très loin dans le pays, elle se détachait majestueusement sur son éminence. Les photographes la prenaient sur tous les aspects.

— Lancés dans l'infini —

Le jour du départ se leva dans un ciel serein et pur ce qui était un bon présage. Tout était prêt. Seuls ceux qui avaient aidé de leur savoir et de leurs efforts Yves et Pol étaient présents. La vieille Annette invitée déclina l'offre,



Avant leur départ, les binioux exécutèrent l'Hymne national breton.

elle avait bien trop peur d'assister à cette « catastrophe » comme elle disait, elle embrassa beaucoup ses chers maîtres sur le seuil de leur villa et se cacha vite pour ne pas leur montrer qu'elle pleurait.

Le véhicule amené près de la roue sur un chariot tiré par une automobile est d'une belle couleur rouge. Son nom se détache en blanc à l'avant de sa coque. « Le Bolide », surmonté d'une hermine noire, symbole de la fière et noble Bretagne. Des vivres sont placés dans des caissons spéciaux ainsi que des masques respiratoires, des tubes d'oxygène concentré, des armes, carabines, pistolets automatiques et coutelas de chasse et aussi un grand nombre de munitions.

Le « Bolide » est fixé à la roue à l'aide des crampons automatiques cependant que Yves et Pol qui avaient été à la chapelle demander à Dieu son aide et sa bienveillance pour mener à bien leur audacieuse entreprise, vont monter dans leur vaisseau aérien. Ils serrent les mains de tous leurs collaborateurs en les remerciant de leur dévouement. Une émotion générale étreint tout le monde. A ce moment quatre sonneurs de biniou exécutent Le Brogoz — c'était une surprise que l'on avait réservée aux deux frères — Ils se découvrent et écoutent non sans émotion l'hymne national breton.

— « Merci à tous, dit Yves, et à Dieu! Kenavo! »

Les deux explorateurs montent dans l'appareil et après un dernier signe amical, s'enferment courageusement.

Ils ont une minute pour mettre des masques respiratoires et entrer dans des caissons capitonnés.

A l'extérieur, le chef d'équipe regarde son chronomètre, il suit la petite aiguille des minutes. D'une main il tient une manette qu'il abaissera pour

mettre la roue en mouvement. Cette main tremble un peu car notre homme a conscience de sa responsabilité. Il sait que son geste va provoquer des événements imprévisibles. Encore trois secondes, un, deux et trois. La manette est abaissée. La gigantesque roue s'ébranle lentement. Il lui faudra un quart d'heure pour arriver à la vitesse prévue.

Après quelques minutes de rotation, le personnel est obligé de prendre du champ pour ne pas être happé par le déplacement d'air, des chapeaux s'envolent.

La roue va de plus en plus vite. Un sifflement qui prend de plus en plus d'ampleur devient assourdissant. Le chef d'équipe contrôle le compteur de vitesse — 300, 350, 400, 1.000, 1.500. La vitesse est devenue telle que la fusée et le diamètre de la roue ne font plus qu'un grand cercle diaphane, 2.000... 3.000. Le chef d'équipe appuie sur un bouton qui actionnera le déclencheur des crampons qui retiennent le bolide.

Tel un obus, le Bolide est projeté dans un sifflement aigu, presque à la verticale, et disparaît dans l'infini en moins d'une seconde. Tous les assistants se sont agenouillés et prient pour la réussite des vaillants et intrépides explorateurs.

Le Bolide a déjà dépassé notre couche atmosphérique, il est dans la stratosphère. Tout s'est passé normalement. Yves et Pol sortent de leurs caissons capitonnés, un peu étourdis d'avoir fait tant de « loopings » mais en dehors de cela n'ayant aucun trouble organique. Ils titubent un peu mais ils ont vite repris conscience d'eux-mêmes. Leurs yeux se portent tout de suite sur les appareils de contrôle. Ceux-ci indiquent l'orientation et la vitesse prévues. Ils enlèvent leurs masques non sans avoir mis en fonction des bouteilles d'oxygène par précaution.

Ils se regardent. Une joie indescriptible se lit dans leurs yeux. La première épreuve a été franchie sans encombre.

— Crois-tu ! hein ! Pol, c'est formidable, nos calculs étaient justes. Quelle joie !

— Je t'avouerai mon cher Yves que malgré toute ma confiance j'avais une certaine appréhension quant au résultat de notre lancé !

— Cela ne pouvait se passer autrement, dit Yves qui ne s'était jamais senti aussi sûr de lui que maintenant. Nous avons tout préparé avec une telle minutie !

— Passe-moi donc une serviette, que je m'essuie un peu le visage. Le port de ce masque respiratoire m'a mis tout en nage.

Nous n'avons pour le moment qu'à observer les appareils de contrôle — notre Bolide est l'esclave de la force aveugle qui l'a lancé. »

L'aérographe trace sur la carte interplanétaire une belle ligne droite en direction de Vénus. Pol qui s'est approché d'un hublot arrière appelle Yves.

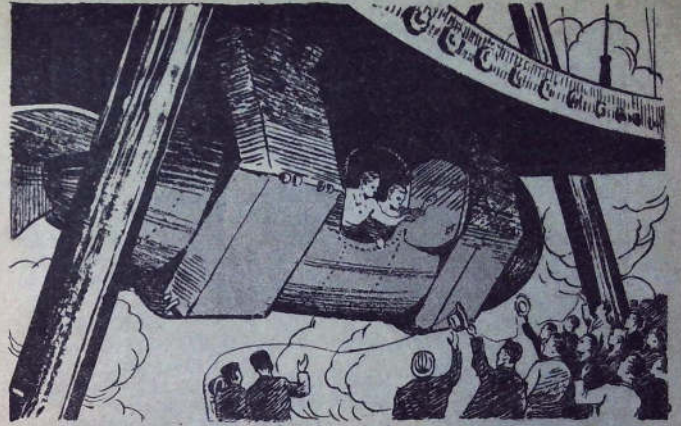
— Oh ! viens voir... la Terre !

Yves, tenant toujours sa serviette arrive et regarde.

— Notre planète n'est déjà plus qu'une balle de tennis dans l'immensité.

— Ce que nous filons, dit-il — notre vitesse de 50.000 km à l'heure, soit un peu plus de 800 kilomètres à la minute nous mènera sur Vénus dans un peu plus de trois jours, mettons quatre en cas d'obstacle imprévu, car aucune résistance ne nous freine. Plus d'atmosphère, seul l'attraction d'un corps étranger peut nous faire dévier.

— Oui, mais tu sais bien que nous ne devons rien rencontrer sur ce trajet de 41.051.000 kilomètres. »



Après un dernier signe amical ils s'enfermèrent courageusement.

La température a progressivement baissé et nos deux amis en ressentent les effets.

— Si nous mettons en marche les radiateurs calorifiques, dit Pol. Malgré l'étanchéité de notre véhicule la température extérieure se fait sentir. »

Celle-ci est en effet de 270 degrés au-dessous de zéro, la moindre fissure serait mortelle aux ingénieurs. Les radiateurs mis en marche dégagent aussitôt une agréable chaleur.

Au bout de 15 heures de leur « raid » la fatigue commence à peser sur eux. Pol, surtout, plus jeune éprouve le besoin de se reposer. La tension continuelle nécessitée en ordre de marche est épuisante.

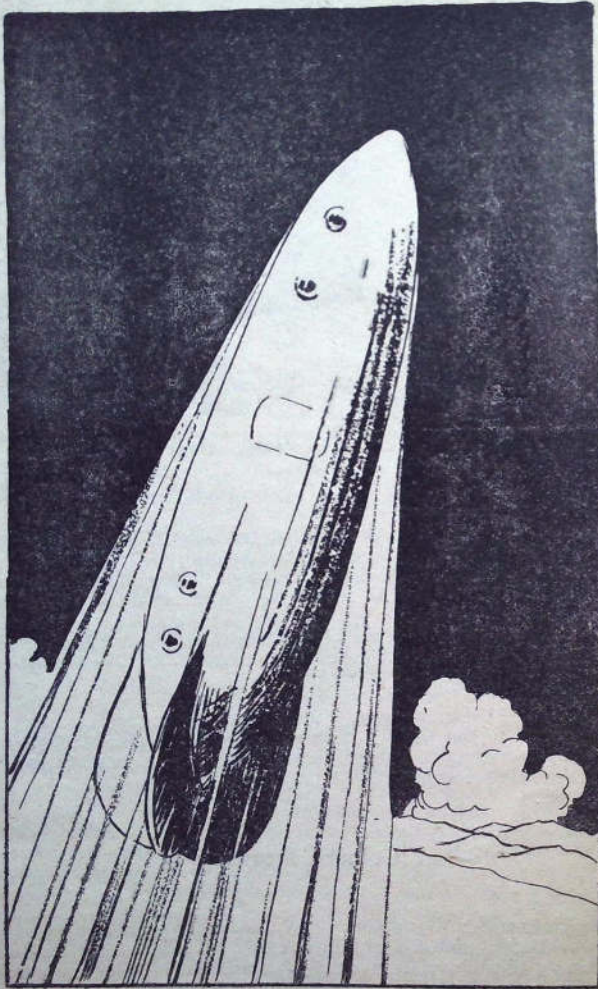
Après qu'ils eurent pris quelque nourriture, Yves dit à Pol :
— Étends-toi quelques heures, je veillerai pendant ce temps.

La lumière du jour terrestre a progressivement fait place à l'obscurité. Yves tourne un commutateur et une ampoule s'allume. Pol qui s'est étendu sur une couchette dépliée s'endort bientôt.

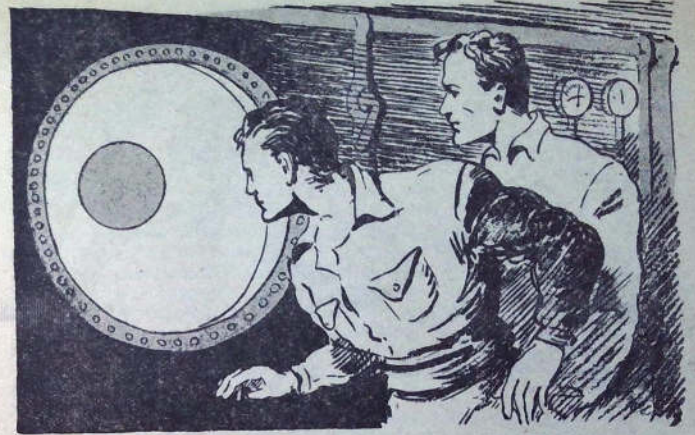
— La Comète inconnue —

Pendant ce temps, Yves a ouvert le livre de bord et commence d'y inscrire les faits. — Départ normal, à 18 heures la terre est comme une balle dans le ciel, baisse de température, les rayons solaires réfléchis par la terre ne viennent plus jusqu'à nous, etc., etc.

Malgré la vitesse du Bolide aucune vibration ne se fait sentir. Yves a la sensation de l'inertie, seuls les cadrans prouvent la bonne marche de l'appareil. La terre tout là-bas a encore diminué de volume, par contre le soleil semble



Tel un obus, le Bolide est projeté dans un sifflement aigu.



« Notre planète n'est plus qu'une balle de tennis dans le ciel ! »

plus gros. Le fait est qu'en allant vers Vénus, le Bolide se rapproche de lui. Mais son aspect est tout autre que celui qu'il présente de la terre. C'est bien un globe de feu, mais se détachant sur un fond très noir ; Vénus se détache aussi très lumineuse et sa forme sphérique se discerne à l'œil nu.

Yves sent le sommeil le gagner, il a toutes les peines du monde à lui résister, il va réveiller Pol pour le remplacer mais avant inspecte une dernière fois les tableaux de marche. Tout est en place. Ça va !

— Pol ! mon petit Pol, debout, dit-il en touchant l'épaule du dormeur. Celui-ci est tellement plongé dans le sommeil qu'il n'entend rien. Il faut qu'Yves le secoue pour le réveiller.

— Hein ! Quoi ! Qu'est-ce ! dit-il en se mettant sur son séant.

Il ouvre les yeux, étonné.

— Ah ! c'est toi Yves. Excuse-moi, je n'y étais plus du tout. C'est vrai nous sommes partis ! Tout continue-t-il à bien marcher à bord ?

Sur l'affirmative d'Yves, Pol invite son frère à s'étendre à sa place.

— Repose-toi à ton tour Yves, tu dois être à bout !

— Je n'en puis plus, mon cher Pol.

Yves est sur le point de s'allonger lorsque l'ampoule d'alerte s'allume. Lui et Pol sont d'un bond aux tableaux de marche. Les aiguilles des cadrans oscillent anormalement, le Bolide vibre d'un bout à l'autre. Une lumière éblouissante aveugle les deux frères en même temps qu'une chaleur atroce les envahit. Une violente secousse les projette violemment contre les parois de leur véhicule. Un bruit d'enfer achève de leur faire perdre connaissance. Par quel miracle ne sont-ils pas pulvérisés ? Dieu seul le sait.

Yves, le premier revient à lui, il s'est abîmé une main en tombant. Il se relève péniblement et voit son frère étendu près des tableaux, inertes. Vite, il prend une bouteille d'éther dans la pharmacie et l'ayant débouchée la fait respirer à Pol, qui peu à peu reprend ses sens. Il l'aide à se relever. Sa culotte



Une lumière éblouissante aveugle les deux frères.

est déchirée au genou où un peu de sang perle. Mais leurs blessures ne sont que superficielles, avant de se panser mutuellement, ils consultent les tableaux. Les aiguilles ont repris leur place, l'aérographe a tracé quelques zigs-zags sur la carte interplanétaire, mais la ligne est à nouveau droite et dans la bonne direction.

— Nous l'avons échappé belle ! dit Yves.

— Qu'a-t-il bien pu arriver ?

— Nous avons dû être frôlés par un gros aérolithe ou une comète, en tous cas, par un corps inconnu du système solaire. Allons voir à l'arrière s'il est possible de discerner quelque chose par le hublot.

— Vois ! Cette boule et cette chevelure de feu qui filent là-bas, c'est une comète. Ah ! mon cher Pol, je n'ai plus du tout envie de dormir.

— Mais si, mais si Yves, il faut te reposer, c'est absolument nécessaire. Nous avons trop besoin de nos forces pour ne pas les ménager. Ne crains rien, à la moindre alerte je te réveillerai. Tu as le visage décomposé par la fatigue. Allonge-toi !

Yves dont les nerfs se sont un peu détendus est à nouveau envahi par une grande lassitude. Il s'allonge et dort.

— La Planète Vénus —

Aucun autre incident dramatique n'intervint pendant le trajet du Bolide. Vénus dont ils approchaient à leur vertigineuse vitesse grossissait à vue d'œil.

Bientôt son volume prit la place de l'immensité environnante. La réflexion de sa lumière solaire devint visible, bientôt celle-ci pénétra à flot par les hublots.

Yves et Pol furent témoins d'aurores lumineuses dont l'harmonie des couleurs faisaient rêver aux plus beaux pays de fées que l'on puisse imaginer.

De grandes nappes nuageuses confirmèrent leurs observations terrestres. L'atmosphère moins dense que celle de la terre commença à freiner un peu la vitesse du Bolide, quoique l'attraction de Vénus se fit déjà sentir.

— Il faut progressivement développer nos ailes, dit Yves de façon à amoindrir notre vitesse, si nous voulons faire un atterrissage qui ne soit pas dangereux.

Après cette manœuvre les cadrans marquèrent une diminution très sensible de la vitesse jusqu'au développement complet des ailes.

Ce qui étonna beaucoup Pol, ce fut l'impression de concavité apparente que prit la surface de Vénus.

Yves lui expliqua que c'était la surface immense qu'embrassait ses yeux, comparée à leur hauteur relativement faible qui créait ce phénomène. Cette impression disparaîtrait du reste, plus ils approcheraient du sol.

De grands espaces de différentes couleurs, révélèrent une végétation, et leurs formes géométriques fut l'indice qu'elle était sans doute cultivée. Y aurait-il des êtres ? Autant de suppositions que leur curiosité faisait germer dans leur cerveau.

Ils cherchèrent un terrain propice à leur atterrissage, car maintenant c'était eux qui manœuvraient le Bolide transformé en planeur. Quand un trou d'air leur fit faire une étourdissante plongée. Ils eurent à peine le temps d'éviter une crête rocheuse pour ensuite piquer dans un immense cratère éteint.

La virtuosité d'Yves en aérotechnique permit seule d'éviter une catastrophe. Le choc avec Vénus fut un peu brutal mais rien ne fut détérioré. Le Bolide redressé à temps se posa sur son train d'atterrissage.

Nos deux amis, avant toute tentative de sortie, explorèrent par tous les hublots le terrain qui les environnait. Celui-ci en tant que cratère éteint ressemblait beaucoup aux pays d'Auvergne avec ses vestiges de lave solidifiée, quelques herbes drues et une sorte d'arbrisseaux rabougris. L'atmosphère devait à peu de chose près être identique à la nôtre étant donné l'aspect végétal.

Par précaution, Yves fit sortir par la valve en caoutchouc son aéromètre pour déterminer la densité ou la raréfaction de l'air — celui-ci démontra que l'atmosphère était d'une densité un peu plus faible que la nôtre.

Ouvrir la porte, fut fait en un instant. Une chaleur assez élevée emplit immédiatement le Bolide.

— Cela n'a rien d'étonnant, dit Yves, nous nous sommes rapprochés du soleil et en plus de cela l'inclinaison, plus sensible que la nôtre, de l'axe de Vénus fait les étés plus chauds et les hivers plus froids que sur la terre, et nous sommes maintenant en plein été ici.

— Mettons nos casques coloniaux pour éviter une insolation et prenons des armes Pol, nous ne savons pas ce qui nous attend.

Pol, qui a hâte d'être dehors, a sauté du Bolide et est étonné de retomber plus lentement qu'à l'ordinaire sur le terrain. Aussi n'a-t-il pas plutôt pris contact avec celui-ci, qu'il rebondit à environ cinq mètres de haut. Il n'en revient pas.

Son frère, de la porte du Bolide, le regarde et se met à rire.

— Ne te frappe pas vieux frère, dit-il, c'est la densité de la planète qui est plus faible que la nôtre. Ici nous pesons un peu moins. Il faudra nous y habituer.

Pol, tel un ballon remonte et descend à chaque fois à une moindre hauteur pour enfin se stabiliser. Il trouve cela très amusant et rit aussi.



Pol rebondit tel un ballon.

Yves, qui a pris ses précautions, fait le moins de mouvements possible. — Il nous faut monter en haut du cratère pour inspecter le pays, dit-il.

Malgré certains endroits où la paroi du cratère s'élevait verticalement, ils arrivent aisément en haut à l'aide de rétablissements gymnastiques. Ils ont l'impression d'être gonflés d'air comme les jouets en baudruche.

Les pentes douces du volcan vont, s'étalant vers une plaine parsemée de rochers rougeâtres et violets, rappellent certains coins déserts de l'Amérique centrale.

A l'aide de leurs jumelles, ils regardent alentour. Vers l'horizon, une forêt de gros végétaux s'étend à l'infini.

— Descendons, dit, Pol nous allons voir ces rochers de plus près. Peut-être découvrirons-nous des traces animales.

— Essayons de faire un bon ensemble, mais ne nous élançons pas trop pour éviter de retomber sur la tête.

Ils fléchissent les jarrets comme pour sauter et, hop ! franchissent vingt mètres d'un bond. Cela les fait encore rire.

— Nous ferions un beau numéro de cirque, dit Yves.

— Oui, répond Pol. Mais crois-tu que le soleil tape dur. Heureusement, la grande chaleur est compensée par notre facilité de déplacement sans effort, sans cela quelle sue !

De près, la matière des rochers est splendide à voir, c'est un mélange d'opale et de cristal de roche qui ferait la fortune des joailliers de la terre.

Yves à l'aide d'un petit burin en extrait un échantillon qu'il étiquettera dès leur retour au Bolide.

La chaleur devient encore plus forte, si bien que tout semble danser à l'horizon à travers la vapeur qui se dégage du terrain.

— Allons donc jusqu'à cette forêt puisque nous avons la facilité d'avancer par bonds ! Essayons de franchir ce rocher d'un saut. Hop !... Ça y est.



La fleur s'est brusquement refermée, emprisonnant Pol.

— La fleur carnivore —

Familiarisés avec leur nouvelle manière de se déplacer ils font maintenant des bonds de quarante mètres et tels des puces surmontent tous les obstacles. Arrivés à l'orée de la forêt ils voient que celle-ci est formée de fleurs géantes sans tiges s'épanouissant au ras du sol, certaines ont plus de 20 mètres de diamètre et il s'en dégage un fort parfum qui entête. Leurs pétales sont harmonieusement colorés de toutes les gammes possibles. Le pistil de forme concave fait un peu penser à une ventouse ou à une bouche vivante, c'est très curieux.

— « Nous devrions faire un bond dans cette forêt, dit Pol ! Que peut-il nous arriver ? Nous sommes armés. Si nous devons être attaqués, nous saurons bien nous défendre !

— Allons, Pol ! un peu plus de réflexion. Nous ne savons absolument rien, de ce qui se passe sur cette planète. Ne nous engageons pas tête baissée dans l'inconnu, soyons au contraire d'une extrême prudence.

Ils se sont, tout en parlant, approchés des fleurs, dont les pétales moirés chatoient comme des pierres précieuses.

Pol se penche pour les toucher — son contact velouté l'invite à s'engager complètement sur un pétale, un frémissement agite la plante.

Yves qui a un pressentiment va dire à Pol de ne pas s'aventurer de la sorte, mais il n'en a pas le temps, la plante s'est brusquement refermée emprisonnant Pol dans ses pétales.

Un cri étouffé se fait entendre, puis, plus rien.

Yves, s'est élançé, dégainant son couteau de chasse, pour fendre la fleur, mais la lame glisse contre le pétale. Il insiste mais en vain.



Un être bizarre poursuivi par un monstre...

Il lui faut aller chercher une de leurs grosses haches. Il crie : — Courage Pol ! Je reviens !

La fleur, toujours fermée semble avoir des soubresauts, comme si une lutte sans merci se passait en son intérieur.

Yves, crie encore : Tiens bon ! Pol ! Je suis là !

Et d'un violent coup de hache, il entame enfin la fleur carnassière.

En quelques coups, il a fait une brèche suffisante pour entrer. A l'intérieur, Pol en nage et les vêtements déchirés, se bat à coup de couteau avec l'affreuse ventouse qui veut le happer.

Yves le prend à bras le corps et le détache de la monstrueuse bouche qu'il fend ensuite en deux, d'un coup de hache final.

La plante touchée à mort s'est rouverte pantelante dans son agonie, alors qu'Yves et Pol s'en vont vers le Bolide.

— Tu as vu ce qu'a failli te coûter ton imprudence, Pol !

— Yves ! tu m'as sauvé la vie, je ne t'en remercierai jamais assez.

— La situation contraire peut se présenter, et je sais qu'à ce moment tu feras tout pour me sauver.

— Alors nous serons quittes, répond Yves en riant.

— Avant de prendre quelque repos dans notre Bolide, je serais heureux de prélever encore quelques spécimens minéralogiques sur les hauts rochers auprès desquels nous approchons, veux-tu m'y aider Pol ?

— Mais absolument, mon cher Yves.

Ils s'arrêtèrent au pied d'une sorte de falaise et s'apprêtaient à faire un choix judicieux de bijoux lorsqu'une sorte de beuglement se fit entendre en même temps qu'un pas de course précipité.

Yves et Pol n'ont que le temps de se dissimuler derrière une grosse pierre et voient déboucher un être bizarre qui semble tuir un danger imminent. Il a l'apparence d'un homme ; il court sur deux jambes, mais ses yeux sont ovales

dans le sens de la hauteur. Son accoutrement rappelle un peu celui de nos costumes moyenâgeux et une sorte de disque est placé comme une crête de coq sur sa tête.

Il est poursuivi par un monstre hideux, plus volumineux que nos plus gros bovidés terrestres, et dont l'énorme tête est armée d'une grande et puissante mâchoire munie de crocs très pointus. Son corps est cuirassé d'écailles luisantes et bleues qui semblent métalliques et sa longue queue, comme celle des Cérotosaures carnassiers de l'époque secondaire, s'agitte en lui battant les flancs. Ses grosses pattes musculeuses sont armées de griffes qui labourent le terrain.

Pol a sorti son pistolet automatique et, d'une balle explosive dans l'œil, étend la bête qui agonise dans un claquement de ses mâchoires d'où sort une bave mousseuse.

L'indigène disparaît non sans avoir jeté un regard de reconnaissance à nos amis.

— Tu as vu cet animal Yves ! Quelle férocité. Je ne l'ai heureusement pas raté. Sans cela, je me demande ce que serait devenu ce pauvre individu.

— Mon cher Pol, tu as devancé mon geste. Tu es bien un Hénaff. Mais par où a bien pu passer cet indigène. Allons voir la direction qu'il a prise. Évitions de passer trop près de ce pseudo dragon de légende, un dernier spasme nous serait peut-être fatal.

Nos deux amis vont vers l'endroit où a disparu le Vénusien et arrivent devant un grand disque métallique qui les intrigue.

Verticalement posé dans la paroi du rocher, il tourne sur lui-même et au centre, un trou rond s'agrandit lentement.

— Il aura dû passer par là dit Pol !

— Quelle curieuse entrée !

Les deux explorateurs sont d'autant plus intrigués, que ce trou extensible les fascine comme les yeux d'un serpent.

— Sens-tu, Yves, cet engourdissement ?

— Oui, Pol, et cette attirance hypnotique à laquelle nous ne pouvons nous soustraire. J'essaie, mais en vain de faire un pas en arrière. Je suis comme paralysé.

Ils tentent un geste pour préparer leurs armes en cas d'un danger possible venant de l'orifice ; mais les nerfs moteurs ne répondent pas à la commande de leur cerveau. Quand une sorte d'entonnoir surgit et les aspire d'un seul coup.

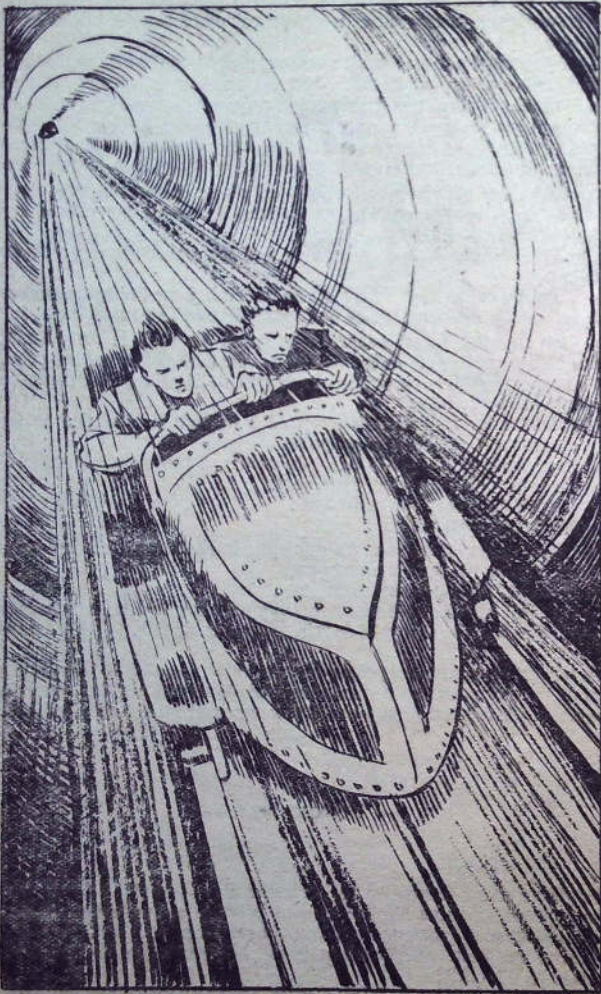
— Prisonniers —

Ils glissent dans l'obscurité tels des bulles d'air. Une lueur paraît qui grandit, ils approchent d'une lumière et sont projetés sur un chariot monté sur rails qui les emmène rapidement par un tube d'acier.

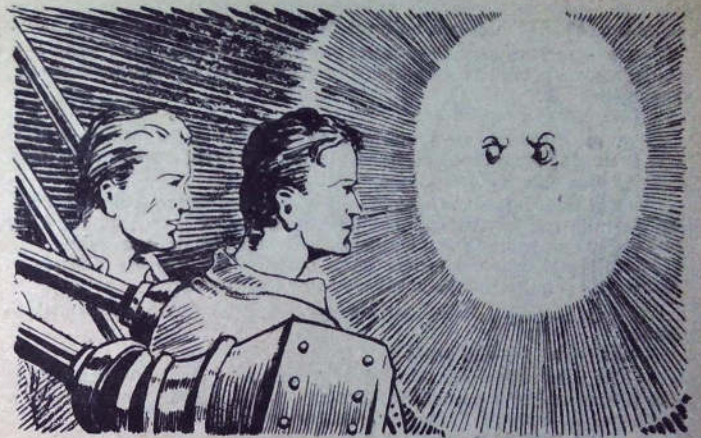
Tout se fait à une telle vitesse qu'ils ne peuvent réagir, quoique cette sorte d'hypnose les ait quittés.

Le chariot roule avec un bruit d'enfer. Les deux ingénieurs ont perdu leur casque par la brusquerie des mouvements qui leur ont été imposés.

Le chariot ralentit et s'arrête dans un immense « hall », d'où des charpentes métalliques montent à des hauteurs qui se perdent dans une sorte de



Un chariot monté sur rails,
les emmenèrent rapidement par un tube d'acier.



C'est le « Premier » de la planète Venus.

poussière lumineuse. Un bruit assourdi de moteur se fait entendre. Dans de sombres cavités, des lumières surgissent et disparaissent alternativement à un rythme rapide mais régulier, c'est hallucinant.

Des machines à articulations, sortes de bras métalliques dont les extrémités ressemblent à des pinces ou à des mains, se saisissent d'eux et les mènent devant une estrade surmontée d'un large siège sur lequel une forme transparente et impalpable est assise. Cette forme qui a un peu l'apparence humaine a en place de tête, deux yeux énormes incandescents, comme deux astres à l'état de fusion.

C'est le « Premier de la planète Vénus » — une voix sort de cette nébuleuse.

— Que venez-vous chercher ici ?

— Nos buts sont pacifiques, répond Yves. Étendre nos connaissances, et s'il y a lieu, entrer en relation amicale avec un autre monde que le nôtre.

— D'autres que vous ont eu votre audace : des Marsiens. Ils périssent dans mes cachots, dit le Premier vénusien d'une façon impérative.

Yves et Pol essayent mais en vain de se justifier.

Ils sont repris par les machines et jetés dans une sorte de cage, où deux êtres ressemblant à des robots sont déjà. Leur tête est une sorte de casque métallique en forme de coupole, où deux trous à la place des yeux sont renforcés par une plaque elle aussi métallique. Un peu au-dessous des trous et juste au milieu, une fente verticale d'environ dix centimètres.

La tête est posée sur un cou à articulation qui est lui-même posé sur un torse rappelant la cuirasse des Preux chevaliers. Les bras et les jambes sont aussi métalliques et articulés.

Ce sont les Marsiens dont le Premier de la planète leur a parlé. Ceux-ci

semblent regarder les nouveaux arrivants comme des bêtes curieuses, alors que la cage est refermée dans un bruit de serrures et de verrous.

— Nous ne nous attendions certes pas à cela, mon cher Pol ! mais nous sommes jusqu'à présent sains et saufs c'est là l'essentiel. La Providence ne nous abandonnera pas.

— Espérons-le, répond Pol.

L'un des Marsiens s'est approché et fait un geste amical, alors que de la fente qu'il a à la place de la bouche sortent des sons brefs, rappelant l'émission de notre télégraphe « Morse ».

Yves cherche à traduire, quand un son de sirène s'élève et devient d'une telle intensité que les terriens ont l'impression d'avoir le tympan crevé. Ils se bouchent tant bien que mal les oreilles avec la paume de leurs mains.

— Ce signal annonce quelque chose de grave, dit l'un des Marsiens en « Morse », alors que le son de la sirène allait en décroissant.

Yves lui répondit, en imitant intelligiblement les points sonores avec sa bouche.

— Est-ce un signal d'alerte ?

— Oui ! dit le Marsien. Une réunion immédiate des gouverneurs de la planète pour un événement capital. Depuis que nous sommes leurs prisonniers nous avons eu le temps d'observer leurs coutumes.

— Il y a longtemps que vous êtes ici ?

— Comme nous ne divisons pas le temps comme vous, terriens, je vais vous demander de me laisser faire un petit calcul qui puisse me permettre de vous répondre d'une façon compréhensible.

Le Marsien mit sa main métallique et articulée contre la coupole qui lui servait de tête, prenant l'attitude de quelqu'un qui réfléchit, et après un temps répondit.

— Nous sommes ici, depuis un peu plus de deux années terrestres, et sommes appelés à y rester pour l'éternité.

— Comment cela, pour l'éternité. Seriez-vous immortels ?

— C'est-à-dire que nous dépendons du soleil, et notre existence est consécutive à la sienne. Ce qui veut dire que notre fin n'est pas encore proche.

— En effet, répondit Pol.

A ce moment, une foule d'individus, semblables à celui qu'avaient déjà vu nos explorateurs dans la plaine vénusienne, se dirigea vers un même point.

— Les voilà, dit un des deux Marsiens. Ils vont à la salle du conseil suprême.

L'un des Vénusiens s'approche de la prison-cage et offre des comprimés nutritifs aux prisonniers terrestres.

— Mangez, dit-il en morse, cela vous réconfortera.

Yves le Hénaff, reconnaît l'indigène que son frère a sauvé.

— Dans quelque temps nous serons seuls et je vous délivrerai, dit-il. Je vous dois la vie. Je connais la terre pour l'avoir longuement observée et me sens attiré vers elle.

— Vous êtes très gentil, répond Yves, et soyez sûr que nous vous serons reconnaissants de votre geste.

Pol qui a pris les comprimés nutritifs en offre aux deux Marsiens, mais ceux-ci lui font comprendre que leur organisme n'a besoin que des ondes solaires.

La foule des gouverneurs de la planète étant passée, le Vénusien appuie sur un bouton et la prison monte tel un ascenseur pour s'arrêter à l'air libre.



Yves reconnaît l'indigène vénusien que son frère a sauvé.

Le Vénusien les pieds sur une petite plate-forme attenant à la prison-cage est monté en même temps qu'eux.

Connaissant le secret des serrures et des verrous, il ouvre la porte aux prisonniers.

Ils sont sur une sorte de belvédère, entouré d'une rampe protectrice, qui domine le paysage.

En bas, une route légèrement sinueuse, sortant d'un tunnel, s'en va vers de hautes montagnes bleues, se silhouettant à l'horizon.

— Les rapaces géants —

Tout à coup, des vrombissements se font entendre, et une foule de véhicules rappelant nos voitures automobiles de course modernes, débouchent tels des flèches du tunnel.

Leur nombre est incalculable tant il y en a. Elles vont toutes dans la direction des montagnes.

— C'est la brigade spéciale, dit le Vénusien. Elle va au secours d'une région qui vient d'être envahie par de grands oiseaux rapaces décimant notre population. C'était là, la raison de l'assemblée de nos chefs !

— Je voudrais bien voir cela, dit Pol !

— Je crois qu'il est préférable de quitter une aussi peu hospitalière planète, suggère un des Marsiens. Partons tous pour Mars. Notre machine doit être à

deux pas d'ici, dans l'endroit où nous l'avions cachée avant d'avoir été faits prisonniers.

— Et notre Bolide ! dit Yves.

— Quel Bolide ? demande le Marsien.

— Mais, l'appareil dans lequel nous sommes venus et qui gît en parfait état dans un cratère voisin !

— Nous l'emmenons si vous voulez, disent ensemble les Marsiens. Nous avons des moyens qui vous étonneront.

— Qu'en penses-tu Yves ? dit Pol.

— Je trouve cela providentiel. Notre contact avec Vénus n'a pas été très heureux et malgré le grand intérêt que nous aurions à l'explorer, j'ai le pressentiment qu'il est préférable de suivre les Marsiens.

Le Vénusien qui connaît à fond la région, se fait expliquer par les Marsiens à quel endroit est cachée leur machine, et, les emmène par un chemin, encaissé dans le roc, en les dissimulant à la vue des indigènes qui pourraient être dans la plaine et donner l'alarme.

En peu de temps, nos explorateurs sont dans une région accidentée et sauvage où les contrastes d'ombre et de lumière enthousiasmeraient plus d'un artiste peintre terrien.

La machine est là, abritée par un gros rocher qui la surplombe. Sa forme rappelle beaucoup celle du Bolide, mais d'une plus grande dimension. Les ailes ne sont pas escamotables, elles font corps avec la carlingue. Les lignes sont sobres ; on a une impression d'équilibre parfait ! Aucun appareil de propulsion n'est visible, ni hélice, ni fusées.

Les deux Bretons sont très intrigués, mais leur bonne éducation leur commande de rester momentanément discrets.

Les Marsiens font le tour de leur machine et constatent que rien n'a bougé. Malgré les pluies diluviennes et les brusques sautes de température auxquelles est sujette la planète, aucune partie extérieure n'a été altérée.

L'un des Marsiens s'approche d'une petite porte et l'ouvre en appuyant sur un système secret.

Il fait signe à ses nouveaux amis, les invitant à entrer.

Tous entrent, même le Vénusien qui avait hésité un instant.

L'intérieur de l'engin est spacieux et confortable. Le poste de pilotage est réduit à un volant rappelant ceux de nos avions terrestres, quelques cadrans et boutons. Pas trace de moteurs.

Pol et Yves étonnés ne comprennent pas.

Un des Marsiens s'est mis au poste de pilotage, et parle aux deux ingénieurs.

— Nous sommes en avance sur vous, Terriens, au point de vue mécanique.

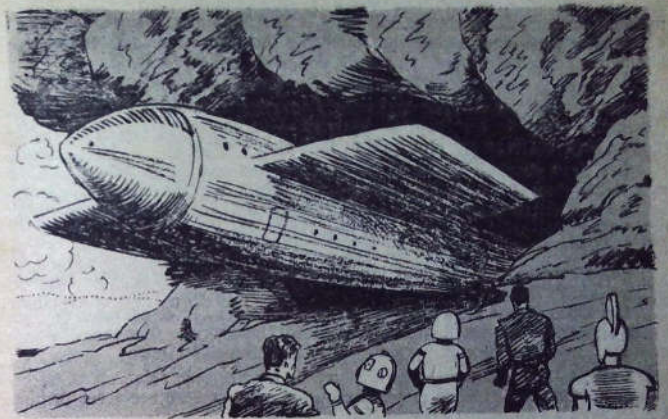
Comme vous pouvez le constater, nous arrivons à capter l'énergie physique avec des appareils qui tiennent dans cette petite boîte !

Et il leur montra une boîte métallique ayant les dimensions d'une boîte de cigares.

— C'est extraordinaire, dit Yves.

— Et, reprend le Marsien, notre appareil obéit avec aisance à la moindre de mes pensées. Je n'ai qu'à regarder le petit miroir que vous voyez ici. Il réfléchit ma volonté sur la boîte mécanique qui immédiatement fait exécuter mon ordre à l'appareil.

— C'est prodigieux, disent en même temps Pol et Yves, et cela dépasse notre entendement. Peut-être nos futures générations, dans un temps indé-



La machine est abritée par un gros rocher qui la surplombe.

terminé, arriveront-elles à ce stade, mais, nous ne serons pas là pour le constater.

— Les cadrans, poursuit le Marsien, sont un contrôle et les boutons permettent de modifier l'atmosphère de la carlingue selon les régions que nous traversons.

Par exemple, en quittant Vénus, nous aurons à traverser les couches d'un gaz corrosif et fluide au point qu'il pourrait s'infiltrer à travers les cellules composant le revêtement cuirassé de notre carlingue. A ce moment j'appuie sur ce bouton, qui permet à un gaz protecteur d'immuniser l'air que nous respirons ici.

— Nous ne pouvons que vous admirer, dit Yves. Votre haute science nous donne une impression de sécurité vraiment extraordinaire. Tout à l'heure vous nous avez offert d'emmener notre Bolide. Comment allez-vous faire ?

— C'est bien simple. Nous allons d'abord nous élever. Des aimants spéciaux vont déceler l'emplacement de votre fusée, l'attirer à une certaine distance de nous, et la maintenir ainsi jusqu'à notre arrivée sur Mars.

Le pilote appuie sur une pédale avec son pied gauche et la machine volante quitte sans aucune secousse le sol vénusien.

Elle monte dans l'atmosphère et fait quelques cercles.

Tout à coup, les ingénieurs voient leur Bolide s'élever lui aussi et les suivre dans la direction de la planète Mars.

— Crois-tu, Yves ? ce que nous savons peu de chose à côté de ces Marsiens. Ils sont arrivés à un degré de perfection en physique et en mécanique qui nous laisse complètement sidérés.

— Eh oui, mon pauvre Pol ! nous pouvons dire que ce sont nos maîtres en la matière.

Les voyageurs ont pris place dans de confortables fauteuils aménagés pour un long parcours, car le voyage doit durer un certain temps, malgré une vitesse de croisière supérieure à celle du Bolide. La distance est de 120 millions de kilomètres de Vénus à Mars, presque le double de la Terre à Vénus.

Pendant le parcours, les ingénieurs et le Vénusien se nourrissent de quelques comprimés apportés par ce dernier. Leur qualité nutritive est telle, qu'un centimètre cube de leur volume équivaut à la nourriture journalière d'un homme normal. Ils en ont plus qu'il ne faut pour le voyage.

Les deux aéronefs viennent de traverser une couche de nuages lorsque tout là-bas dans le bleu du ciel paraît une quantité de points noirs qui grossissant à vue d'œil semblent venir dans leur direction. Bientôt ces points prennent une forme plus précise.

Le Vénusien les a reconnus.

— Ce sont les rapaces dont je vous ai parlé, dit-il. Puisse votre appareil résister à leurs assauts !

Il n'a pas fini de parler que ceux-ci foncent sur la fusée marsienne. L'un d'eux plus grand que les autres est à leur tête. Un aigle noir d'au moins quinze mètres d'envergure. Son œil mauvais semble jeter des étincelles.

Déjà la fusée marsienne est entourée et martelée de coups de bec. Un hublot de verre est percé et une tête effrayante munie d'un bec acéré menace Pol et Yves à l'intérieur. Cela devient inquiétant.

Rapide comme l'éclair, un des Marsiens a touché un bouton qui met le contact à un puissant courant électrique. Celui-ci se répand immédiatement sur la carapace extérieure. De grandes décharges foudroient les oiseaux accrochés à la fusée, qui tombent dans l'infini. Les autres pris de panique s'entuent à tire d'aile.

Les deux ingénieurs inquiets, regardent ce qu'est devenu leur Bolide et constatent avec un soupir de soulagement qu'il est toujours à sa place derrière la fusée marsienne.

Le hublot détérioré est vite réparé, cependant que le Vénusien raconte les désastres provoqués par les aigles géants sur sa planète.

— Jamais nous n'avons pu découvrir leurs repaires. On ne sait d'où ils viennent, c'est pourquoi il nous est impossible de les exterminer.

L'attaque à laquelle vous venez d'assister n'est rien à côté de ce qui se passe chez nous. Quand ils arrivent, ils sont tellement nombreux dans le ciel, que la nuit fait place au jour. Ils s'abattent d'un seul coup, tous ensemble et à grands coups de becs, ils tuent tout ce qui vit, et de leurs serres ensanglantées ils vous mettent en lambeaux. Après leur passage, ce qui reste de leur carnage est un spectacle on ne peut plus lamentable.

La plupart du temps l'équipe spéciale de secours est vouée à une mort certaine. Rien ne peut leur résister.

— Tu vois Pol, dit Yves, que nous avons bien fait de quitter Vénus.

— Oui, mais n'allons-nous pas tomber de Charybde en Scylla. Que nous réserve Mars ?

— Nous le verrons bien. Ne sois pas pessimiste mon cher Pol. A quoi sert d'envisager l'avenir en sombre. Je ne t'ai jamais vu comme cela !

— C'est peut-être un peu de dépression nerveuse. Je vais me reposer, Yves !

— Oui. Je crois que tu en as besoin, et cela te redonnera confiance en toi !



Une tête effrayante munie d'un bec acéré a percé un hublot.

— Lenfer de Phobos —

Pol s'est endormi. Le Vénusien et les Marsiens sont intrigués de son immobilité horizontale et de ses yeux clos, car ils ne connaissent pas le sommeil.

— Votre frère est-il mort ? demande naïvement le Vénusien.

— Non. Il dort !

— Ah ! C'est cela que vous appelez dormir !... Je n'avais jamais pu donner à ce mot une signification lorsque j'appris votre idiome. Pouvez-vous m'expliquer ce phénomène ?

— Mais oui ! c'est un repos causé par l'assoupiement des sens, nécessaire au bon équilibre de notre organisme et pour la récupération de nos forces.

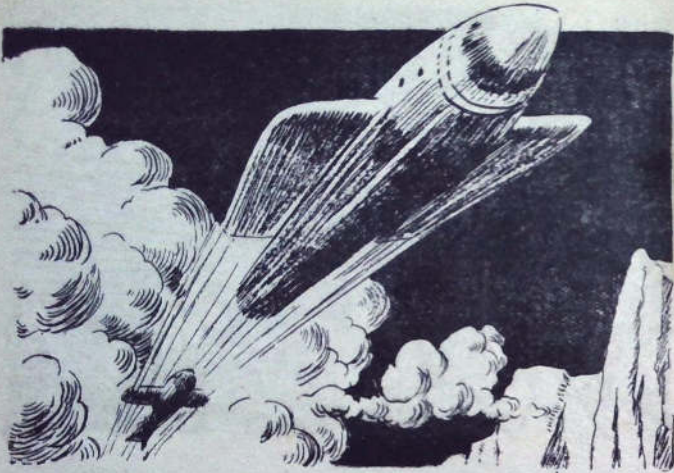
— Tiens ! Chez nous, nous ne dormons jamais, dit le Vénusien, l'équilibre se fait par un système des compensations, que nous sentons instinctivement mais que nous n'avons jamais analysé.

Les Marsiens avouent que leur conformation les laisse insensibles et étrangers à ce phénomène. Leur sensibilité depuis des millénaires a fait place à un automatisme dont ils sont maintenant les esclaves asservis.

Mais, un petit crépitement se fait entendre et dans une ampoule de verre près du pilote s'agite une pâle lumière.

— Ah ! nous entrons dans la zone d'influence de Mars, dit celui-ci.

Yves s'est approché d'un hublot à l'avant et aperçoit vaguement un disque transparent comme du cristal, qui peu à peu prend plus de consistance et l'apparence d'une boule.



Le « Bolidé » les suit dans la direction de Mars.

— Voilà, dit Yves, la planète qui a été la plus observée par les Terriens, et dont les fameux « canaux » ont fait couler tant d'encre et soulevés de polémiques. Quoique depuis ces dernières années nos astronomes tendent à croire que ces canaux ne sont qu'une illusion, due à l'emploi de lunettes trop faibles.

— D'ici peu, répond le Marsien, vous aurez une opinion un peu mieux fondée que celle de vos savants et vous pourrez dès votre retour sur la terre les mettre d'accord.

— Puissiez-vous dire vrai, mon cher Marsien.

— Maintenant, reprend le Marsien, la température de notre planète est beaucoup plus basse que la vôtre. Je ne sais si vous pourrez y résister !

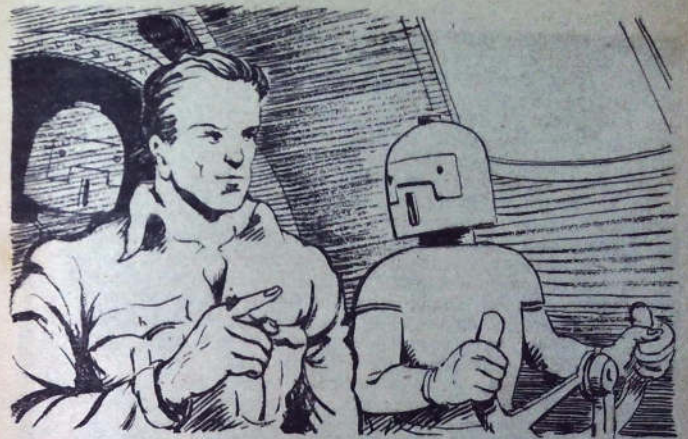
— Nous avons des « combinaisons » pouvant être chauffées électriquement, que nous endosserons dès notre arrivée, et qui nous préserveront de votre climat, répond Yves !

— Vous aviez tout prévu, dit le Vénusien, mais moi qui suis parti sans rien !...

— Ne vous tourmentez pas, nous avons des « combinaisons » de rechange et nous vous en prêterons une avec grand plaisir.

Nos amis voient un reflet rougeâtre s'accroître sur leur visage et s'étendre sur tout ce qui est visible. C'est la réflexion lumineuse de Mars dont la teinte rouge est agissante maintenant.

— Nous entrons dans la zone orbitale de Deïmos, reprend le pilote marsien, l'un des satellites de Mars le plus éloigné, soit 23.700 kilomètres terriens. Et si mes calculs sont exacts nous frôlerons Phobos, deuxième satellite, qui est à seulement 6.100 kilomètres de Mars.



« D'ici peu vous aurez une opinion un peu mieux fondée que celle de vos savants », dit le marsien

— Je crois, dit Yves, que Phobos est relativement une toute petite planète.

— Oui ! elle n'a pas plus de 16 kilomètres de diamètre, mais sa haute température nous fait supposer qu'elle est un corps isolé, beaucoup plus jeune que Mars qui, en passant, a dû subir son attraction et est resté, à évoluer autour.

— Votre explication est plausible mon cher Marsien, mais, passerons-nous assez près de Phobos pour pouvoir l'observer ? demande Yves.

— Oui, et je vous conseille de ne pas y poser vos pieds, si vous tenez à la vie.

Mars qui paraît maintenant énorme, a une petite tache noire sur sa partie éclairée.

— Voyez ! l'ombre projetée de Phobos, dit l'un des Marsiens, nous allons bientôt l'atteindre.

Une petite bille, dont les contours sont estompés par une atmosphère nuageuse est maintenant visible.

— Il est vraiment dangereux, demande Yves, d'y poser les pieds ?

— Vous vous en rendez compte vous-même bientôt.

En peu de temps, la fusée marsienne a atteint Phobos. Après avoir traversé sa couche de nuages épais elle survole sa surface.

Yves réveille son frère.

— Nous sommes sur Phobos, Pol ! Viens voir !

Pol s'est levé d'un bond et rejoint son frère au hublot.

Ils ont devant les yeux un spectacle de cauchemar.

La fusée Marsienne évolue à cinquante mètres d'altitude. Le ciel bas, où roulent un peu au-dessus d'eux des nuages noirs et roux, est strié d'éclairs orangeux qui sans arrêt fait entendre le grondement de leur décharge qui se répercute à l'infini.

L'atmosphère est lourde, tiède, comme fiévreuse. Le sol est boueux, et par endroit sortent des vapeurs qui montant jusqu'à la fusée ont une âcre odeur sulfureuse, c'est un paysage dantesque. Quelque chose semble remuer sur ce terrain fangeux. L'aéronef s'étant un peu rapproché Yves et Pol voient, oh ! horreur ! une sorte d'énorme pieuvre duveteuse qui en dehors de ses tentacules a de grosses pattes velues comme les araignées ; elle est aux prises avec un hideux serpent rougeâtre dont la gueule puissante mord déjà un tentacule qui tentait de l'envelopper. Le combat est terrible, l'ardeur des adversaires n'a d'égale que leur férocité. Ils se roulent dans cette boue qui semble huileuse. Le tronçon du tentacule qui est maintenant sectionné s'agite sanglant comme un moignon. L'araignée tentaculaire un moment défaillante reprend le dessus, ses bras ventouses collés au serpent, l'attirent vers sa gueule immonde et au moment où ses crochets venimeux vont s'enfoncer dans le corps du serpent, celui-ci dans un sursaut désespéré, faisant jaillir la boue de tous côtés, l'enroule de sa puissance annelée et la broie dans un sinistre craquement.

— Quel spectacle, dit Pol, on se croirait à l'époque antédiluvienne.

— Oui répond, Yves, et comme nous le disait le Marsien tout à l'heure, il ne serait pas prudent d'être à pied sur cette planète.

Plus loin s'étend une végétation rappelant nos fougères arborescentes, forêt assez épaisse où semblent grouiller d'autres monstres aux reflets métalliques. Des tressaillements révèlent encore de furieux combats.

Le Vénusien dit que ce spectacle lui rappelle la brousse de Vénus où les monstres font tant de victimes parmi les indigènes.

— Si je ne vous avais pas rencontré, dit-il en regardant Pol, je serais en train de digérer dans les entrailles de la bête féroce qui me poursuivait.

— Oui, répond Pol, en riant. Il a fallu que je vienne de si loin pour vous sauver la vie, vous avouerez que la Providence étend loin son influence !

Mais, voilà qu'un grondement épouvantable semblant sortir du sous sol, ébranle l'atmosphère en même temps qu'une montagne surgit.

Vite, le pilote marsien a manœuvré pour prendre de la hauteur.

Un volcan vient de naître. Un flot de matière en fusion jaillit dans le ciel en même temps qu'une opaque fumée. La lave ardente se déverse en bouillonnant de chaque côté du cratère et glisse le long des flancs du volcan.

Une multitude de monstres fuient devant le fléau. La plupart bientôt rejoints sont engloutis et carbonisés ainsi que les forêts qui flambent.

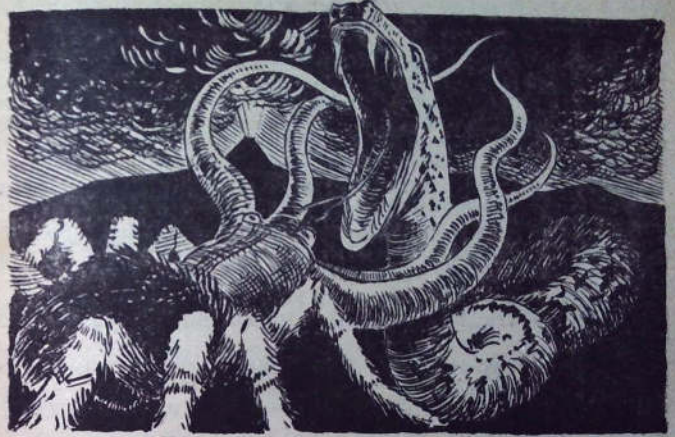
La fusée s'éloigne et pointe vers Mars, énorme dans le ciel.

— Quelle vision, dit Yves, c'est l'Enfer.

— C'est plutôt le chaos, lui répond Pol. Les éléments, la matière et les animaux s'exterminent dans une confusion générale.

— Je vous conseille, dit le pilote Marsien, de mettre vos combinaisons dès maintenant, car nous allons atterrir sous peu ! Mon camarade vient d'annoncer à notre gouvernement, votre présence à tous les trois dans la fusée.

Nos deux Ingénieurs constatent que les fameux canaux de Mars, qui de la Terre semblaient avoir une régularité géométrique telle que beaucoup d'astronomes n'avaient pas hésité à y voir l'œuvre des Marsiens, n'étaient qu'une configuration naturelle du relief de la planète, chaînes de montagnes et plaines.



L'araignée tentaculaire, ses bras ventouses collées au serpent est attirée vers sa gueule immonde.

Bientôt, des établissements se distinguent sur des kilomètres carrés.

— Ce sont les usines à l'aide desquelles nous captons l'énergie solaire nécessaire à notre existence, dit l'un des Marsiens.

De grandes lentilles en verre convexe sont montées sur pivots de façon à pouvoir absorber les rayons du soleil dans toutes les directions. Des montagnes rappelant nos transformateurs électriques s'étagent les uns sur les autres. De grands entonnoirs se tendent vers le ciel par milliers, on croirait les instruments de musique d'une immense fanfare.

— Nous allons atterrir plus au nord, au poste n° 1, dit le pilote. C'est là le siège du gouvernement où sont centralisés tous les services de la planète.

L'aéronef plane bientôt au-dessus d'une grande cité, devant laquelle nos centres modernes les plus étendus feraient figure de village.

Yves, Pol et le Vénusien ont endossé les combinaisons calorifères, et chaussent des bottes à semelles de plomb, car la densité est très faible sur Mars. Le poids des Terriens est relativement diminué de trois fois maintenant.

Ils survolent de hautes maisons rappelant les « gratte-ciel » mais en plus colossal, ces pâtés d'habitations sont très espacés les uns des autres. Dans les intervalles, sillonnent de longues passerelles à des hauteurs différentes et qui s'entrecroisent. Un chemin mobile à deux sens contraires va sur ces passerelles à des vitesses différentes. Des individus identiques aux deux Marsiens y évoluent.

De plus larges passerelles sont réservées à des véhicules à roues dont la forme est le dernier cri de l'aérodynamisme.

Le ciel est sillonné d'aérobuses de toutes les dimensions et de toutes les

couleurs qui s'arrêtent sur les plates-formes des gratte-ciel pour y déverser leurs passagers et en prendre d'autres.

De puissants phares sont placés un peu partout qui la nuit doivent éclairer cette activité.

La fusée marsienne se pose à proximité d'un immense édifice. Une foule compacte est là qui les attend. Le « télégraphe Morse » fonctionne d'une façon étourdissante. On croirait, en beaucoup plus amplifié, entendre le chant de milliers de cigales dans les oliviers du littoral méditerranéen.

Les deux Marsiens sortent les premiers et sont accueillis par une ovation et des hurras rappelant un bruit de crécelle.

Les Bretons et le Vénusien viennent ensuite et sont salués par des gestes de sympathie. Ils répondent en imitant les Marsiens, c'est-à-dire en se pliant en deux de tous côtés et en se tapant sur le front avec la main droite.

Quand un mouvement se fait dans la foule. Celle-ci s'écarte et forme haie jusqu'au pied de l'escalier monumental, qui monte jusqu'à l'entrée du Palais souverain.

— Nous sommes attendus par l'assemblée extraordinaire, disent les deux Marsiens aux trois étrangers. Ne les faisons pas trop attendre.

Yves, qui a jeté un coup d'œil en arrière, voit que le Bolide s'est posé derrière la fusée marsienne.

— Croyez-vous, dit-il, que la curiosité de la foule ne va pas être funeste à notre appareil ?

— Soyez sans crainte, ici, nous sommes disciplinés et policés, votre Bolide ne sera touché par personne !

Ils n'ont pas plutôt mis le pied sur le grand escalier que des sons discordants sont entonnés par de grands pavillons qui émergent du toit du palais. C'est un mélange de trompes d'autos de clacksons et de sirènes.

Yves interroge les Marsiens du regard !
— C'est un chant d'allégresse à votre honneur et à notre retour. Sur toute la planète il retentit.

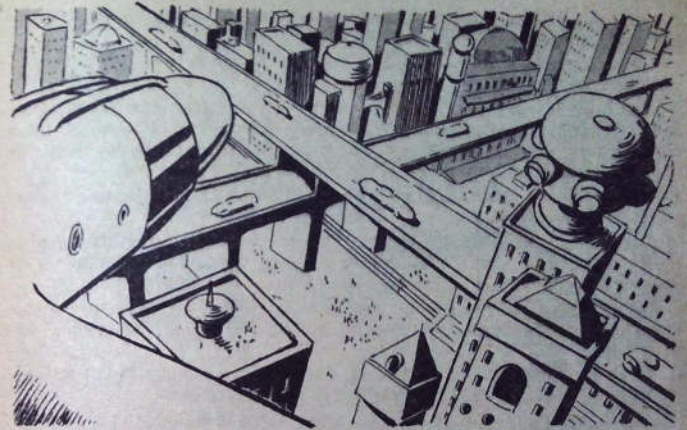
Les étrangers acquiescent avec un sourire de gratitude.
De chaque côté de l'escalier, toutes les trois marches, un Marsien est au « garde à vous ».

Mais bientôt des ombres mobiles sillonnent l'escalier. Cela ne peut venir que du ciel. Tous lèvent les yeux et voient arriver de toutes parts des escadrilles d'aéronefs dessinant des arabesques, réglées comme les figures d'un ballet, et qui dans un bruit de pétarade projettent des étincelles multicolores. C'est un spectacle féérique.

Arrivés en haut de l'escalier, les deux battants de la grande porte métallique s'ouvrent et un tapis roulant paraît. Les Marsiens invitent leurs hôtes à monter dessus. Ils sont entraînés par un couloir décoré de figures géométriques en relief où tout n'est qu'angulaire.

— N'éprouves-tu pas Yves, une impression de froideur. Il y a un grand manque de sensibilité ici. Tout est mécanique, trop ordonné, j'en éprouve une sorte de malaise.

— C'est exactement ce que j'en pense, Pol !
De nouvelles portes se sont ouvertes et une salle immense et éblouissante de lumière s'offre à leurs yeux.



L'aéronef plane bientôt au-dessus d'une grande cité.

Dans de confortables fauteuils disposés en gradin sont assis plus de trois mille Marsiens, tous, chefs des districts de la Planète.

Dès la parution des cinq voyageurs, ils se sont tous levés d'un seul mouvement.

Le tapis roulant s'est arrêté sur une sorte de plate-forme, où sont placés deux émetteurs radiophoniques ainsi que deux microphones.

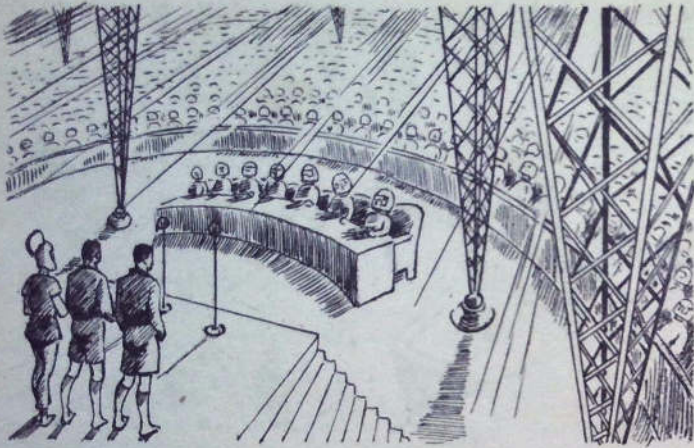
Après un moment de silence, le chef suprême de l'Etat émet un discours en « morse », où il souhaite la bienvenue à ses deux sujets qu'il croyait à jamais perdus depuis que le silence se faisait autour d'eux. Vous avez été les pionniers de l'exploration du ciel, ajoute-t-il, et souhaite que votre exemple soit suivi par d'autres Marsiens pour que nos connaissances déjà si étendues, deviennent universelles.

Ensuite, il s'adresse aux Terriens et au Vénusien à l'aide d'un émetteur qui par un transformateur traduit en vénusien, puis, à la grande surprise des des frères Le Hénaff, en breton :

— « Dre ho perz, hon daou genvroad kadarn o deus gettel distrei da gavell o zadon, Ho henvel a reomp broiz a enor Meurz, hag e roomp d'eoc'h gwiriou-dreist an eil derez, da lavaret eo, uhela enor au Urz Meurziek. »

(Grâce à vous, nos deux vaillants compatriotes ont pu rejoindre le berceau de nos pères, nous vous nommons citoyens d'honneur marsiens, et vous accordons les privilèges du deuxième degré, c'est-à-dire la distinction la plus élevée de l'Ordre Marsien !)

Yves, Pol et le Vénusien répondirent d'abord en se pliant plusieurs fois en deux et en tapant leur front de la main droite, ensuite Yves demanda à ses deux amis Marsiens, si, en parlant breton dans le micro, son langage serait traduit en marsien. Sur leur affirmation voilà ce qu'il répondit dans la langue celtique :



Dans de confortables fauteuils sont assis plus de 3.000 Marsiens.

— « Laouen omp eus ho tegemer, hag eus an enoriou a rit d'eomp. Ober a raïmp pep tra evit chom dellezek anezo.

Stad uhel ho anaoudegeziou a ra d'eomp kaout estlamm evidoc'h Eurur bras e vejemp ma vije gelllet rei aotre d'eomp da weladenni ho labouradegou hag ho arnodtiez, evit hor skoueria ha dounaat, kement ha ma c'hellimp, pegen lemm eo ho houiziegez. »

(Nous sommes très sensibles à votre accueil, et aux honneurs dont vous nous comblez et ferons tout pour en rester dignes. Le haut niveau de vos connaissances nous fait vous admirer et nous serions heureux s'il nous était permis de visiter vos usines et vos laboratoires pour nous édifier, et approfondir, dans la mesure de nos moyens votre subtilité scientifique !)

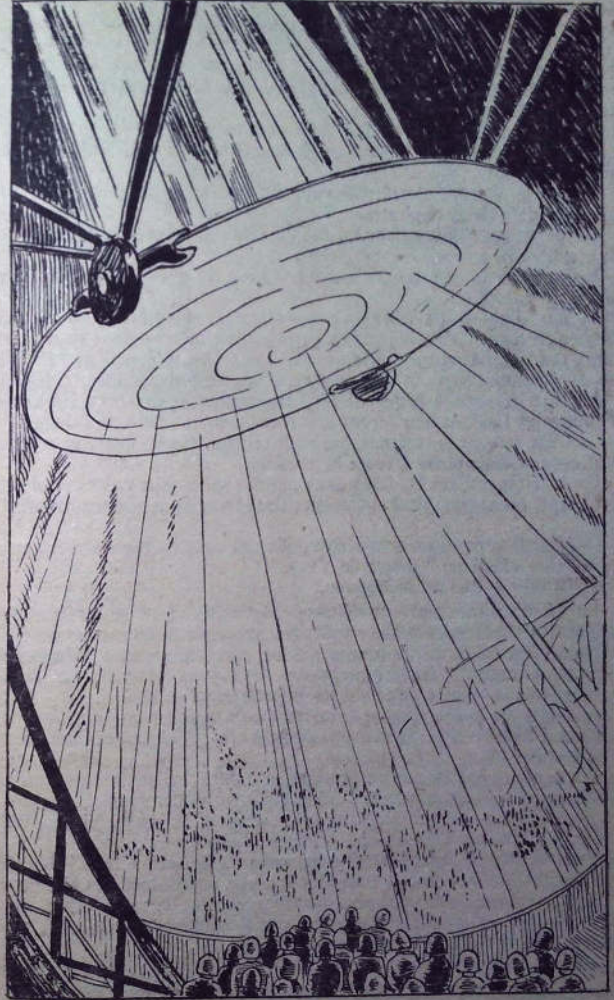
Le Premier Marsien fit alors cette réponse que nos ingénieurs comprirent toujours en breton :

— « A galon vat ! ha kredi a ran ne c'hellomp ket ober gwelloc'h eget rei d'eoc'h evel blenier unan eus an daou c'hour o deus ho tegaset aman.

(Bien volontiers, et je crois que nous ne pouvons mieux faire que de vous donner comme cicérone l'un des deux héros qui vous ont amenés ici).

— Les rayons vivifiants —

Après bien des salutations, la séance fut levée. Yves, Pol et le Vénusien suivirent l'un des deux Marsiens pour visiter les centres vitaux de Mars. Ce qui les intéressait surtout c'était de voir ces fameuses installations captant les rayons solaires et les transformant en régénérateurs de cellules vivantes.



Une immense lentille de 50 mètres de diamètre.

Une voiture spacieuse et confortable, les emmène à grande vitesse sur un autostrade lisse comme du verre.

Ils dominent les quartiers de la Capitale Marsienne qui s'étendent sur une grande surface. L'animation intense des grandes artères, révèle une cité laborieuse. Mais bientôt c'est la banlieue, les habitations s'espacent. Chose curieuse, aucune végétation n'est visible, ni arbres, ni verdure ; mais cela n'attire pas l'attention de nos amis.

L'autostrade après avoir été droit comme un I pendant des kilomètres, s'enfonce sous terre. De chaque côté du souterrain, des hublots lumineux éclairent la route.

Enfin, la voiture s'arrête devant un portail gigantesque, intensément éclairé par de puissants phares.

Un portillon, s'ouvre dans un des battants de la grande porte et un indigène s'approche.

Le cicérone donne quelques explications. Et d'un signe invite les trois étrangers à entrer.

Ce sont d'abord des salles pleines d'appareils compliqués, où des soupapes géantes s'élèvent et s'abaissent régulièrement en même temps que de grands, volants tournent dans un murmure continu. Des mécaniciens vérifient sans cesse des dynamomètres et des niveaux, à liquide bleu mobile.

Le chef de service principal est venu saluer les arrivants et leur assure que toutes les facilités leur seront accordées pour la visite de l'Usine.

— C'est ici, dit le cicérone que sont centralisées les énergies motrices qui seront ensuite distribuées à toute la planète.

Un trottoir roulant les fait passer par des salles plus vastes et plus hautes les unes que les autres, où d'autres machines fonctionnent dans un bruit infernal.

— Quand verrons-nous vos appareils qui captent l'énergie solaire nécessaire à votre existence ? demande Yves.

— Nous y voilà ! dit le Marsien.

Le « hall » où ils arrivent dépasse en grandeur tout ce qu'ils avaient vu jusqu'à présent. Une immense lentille transparente de 50 mètres de diamètre, annelée comme celles de nos phares marins, paraît suspendue dans le vide et à une bonne hauteur. A travers elle, passe des rayons lumineux qui descendent vers une foule compacte de Marsiens qui entrent d'un côté, sortent de l'autre.

— C'est, dit le Marsien, le bain lumineux mensuel que prennent tous les habitants à tour de rôle. Nous avons comme cela plusieurs centres disséminés sur la planète.

Ces rayons solaires, par un procédé qu'il m'est impossible de vous révéler, revivifient nos cellules vivantes. C'est ce qui nous rend immortels, tout au moins tant que le soleil vivra... Ici notre genre n'est ni masculin, ni féminin, il est Marsien. Et l'indigène prend une attitude orgueilleuse.

Yves et Pol se regardent silencieusement. Ils sont effarés. Ils comprennent bien maintenant la cause de leur malaise au contact des Marsiens. Malgré leur apparence, ce ne sont plus des êtres, ce sont de vrais robots, des mécaniques, atrophiés, et à tel point dévoyés par l'engouement qu'ils ont pour leur science qu'ils ont profané leur essence originelle.

— Vous ne prenez donc aucune nourriture en dehors de vos rayons ?

— Non, comme nous vous l'avions dit dans la prison Vénusienne, seuls les rayons solaires nous font vivre maintenant. Nous avons mis en pratique cet axiome. La fonction crée l'organe, et cela depuis des millénaires. Notre organisme s'est transformé petit à petit.



« Ciel ! le coffre aux vivres est vide ! »

— Et vous n'imaginez rien de supérieur au soleil ? demande Pol.

— Non ! et vous, Terriens ?

— Nous ! Si ! Nous avons un amour infini pour le Créateur de tout ce qui existe, nous l'appelons Dieu !

— Ah ! fait le Marsien. Ce mot est étrange et crée en moi un sentiment d'inquiétude indéfinissable. Il ébranle mes convictions scientifiques.

— C'est un nom qui vous dépasse, répond Yves, puissiez-vous un jour le comprendre.

Le Vénusien qui a faim demande aux Terriens de bien vouloir rejoindre le Bolide où sont des vivres.

— En effet ! dit Pol, j'ai faim aussi qu'en penses-tu Yves ?

— Mais, allons ! allons ! j'ai hâte de voir notre aéronef pour le vérifier ! Le Marsien les ramène à une vitesse record près du Bolide, toujours bien sagement placé derrière la fusée marsienne.

Yves invite le Marsien à les honorer d'une visite à l'intérieur du Bolide. Ils entrent tous les quatre. Tout est à sa place et en parfait état. Il ne reste plus qu'à ouvrir le coffre aux vivres.

Ciel ! Il est vide. Stupéfaction.

— Vous êtes sûr dit Pol au Marsien, qu'aucun indigène n'est entré pendant notre absence ?

— Absolument sûr, répond celui-ci. J'avais fait donner des ordres en conséquence. Du reste votre porte était fermée à clé.

— C'est juste, dit Yves. Ce sera dans le cratère de Vénus que d'habiles cambrioleurs nous auront délestés de nos conserves alimentaires.

— Cela est possible, dit le Vénusien.

— Peut-on trouver quelque nourriture ici, demande Yves au Marsien ?
— Absolument pas ! répond celui-ci. Les règnes animal et végétal n'existent pas sur la planète.

— En effet, dit Pol. Tout à l'heure en voiture aucun vestige de verdure ne s'est offert à nos yeux. Nous sommes condamnés à mourir de faim.

— Notre fusée ne pouvant sans une transformation assez longue, quitter Mars par ses propres moyens, nos jours sont comptés.

— Nous vous reconduirons sur la terre, dit le Marsien. La vitesse record de notre fusée vous permettra d'être chez vous avant votre mort par inanition.

Mais voilà que tout à coup le ciel s'est obscurci, et des hurlements et des sifflements épouvantables se font entendre en même temps qu'une pluie de gros aérolithes anéantit la Cité.

Nos trois amis et le Marsien disparaissent sous les décombres des édifices environnants, sur lesquels s'accumulent des monceaux d'aérolithes rougis à blanc.

— Le Castel de Ker-Sterenn —

Revenons sur la Terre, où nous avons laissé la bonne et vieille Annette, inquiète sur le sort de ses jeunes maîtres. Que sont-ils devenus ? Les reverra-t-elle jamais ? En dehors de ses occupations ménagères, elle ne fait que prier avec ferveur pour leur retour prochain.

Cependant que la rade de Brest voit, un beau matin, arriver un yacht se dessinant élégamment sur la mer calme.

C'est le bateau de M. Le Hénaff, le père des deux ingénieurs.

Il revient d'une croisière d'exploration au Pôle sud, où il a été faire des expériences électro-magnétiques.

Voilà plus de deux années qu'il est parti, et les communications difficiles dans ces régions désertiques ne lui ont pas permis de donner de ses nouvelles. Pendant toute la période hivernale de son séjour, ne pouvant excursionner, il a travaillé à la mise au point d'un appareil de radio dont toutes les émissions peuvent être captées sur toutes les planètes du système solaire.

Appuyé sur le bastingage, le beau vieillard à barbe blanche regarde avec une émotion contenue sa chère terre bretonne. Toute sa pensée est tendue vers ses fils qu'il a hâte de serrer dans ses bras. Aussitôt débarqué, il envoie un message cablé à Landerneau « Je vous attends à Ker-Sterenn. Votre père affectionné. Herve Le Hénaff », et prend une voiture qui le conduit à son castel où son cher laboratoire l'attend.

Ker-Sterenn se détache sur le ciel tout là-bas au bout de la route en lacets. Juché sur un rocher granitique de la presqu'île de Crozon le vieux castel des ancêtres a fière allure.

La voiture s'arrête à la grille d'entrée du vaste jardin qui s'étale devant la terrasse de l'habitation. L'éminent savant voit que tout est en fleurs. Les massifs bien ordonnés et dans un parfait état de propreté prouvent que son jardinier est toujours aussi scrupuleux et fervent de son beau métier.

Son personnel domestique le reçoit avec une joie non dissimulée.

Après s'être mis à l'aise, le savant en attendant ses enfants a fait ouvrir ses bagages et dans son laboratoire monte l'appareil radio qu'il a perfectionné



Le beau vieillard regarde avec une émotion continue, la vieille terre bretonne.

au pôle sud. Après quelques heures passées à ce travail il regarde par la fenêtre s'il ne voit rien venir sur la route. Il reconnaîtrait facilement l'automobile de ses fils, et son avertisseur spécial se ferait entendre de loin. Les chers petits !

Le soleil vient de se coucher et le jour commence à baisser, lorsque le vieillard distingue une petite charrette trainée par un poney, qui se dirige vers Ker-Sterenn.

L'attelage s'arrête devant la grille, le concierge ouvre la porte et M. le Hénaff reconnaît la vieille Annette qui malgré son âge saute allègrement de la carriole. Elle monte les escaliers visiblement émue.

Tout essouffée elle se présente au père de ses maîtres.

— Bonsoir, ma bonne Annette, vous semblez angoissée ; tenez asseyez-vous et remettez-vous... Il n'y a rien de grave au moins ?

Annette s'explique.

— Votre télégramme est arrivé dans la matinée et je me suis permise de l'ouvrir car je suis seule à la maison depuis plus d'une semaine.

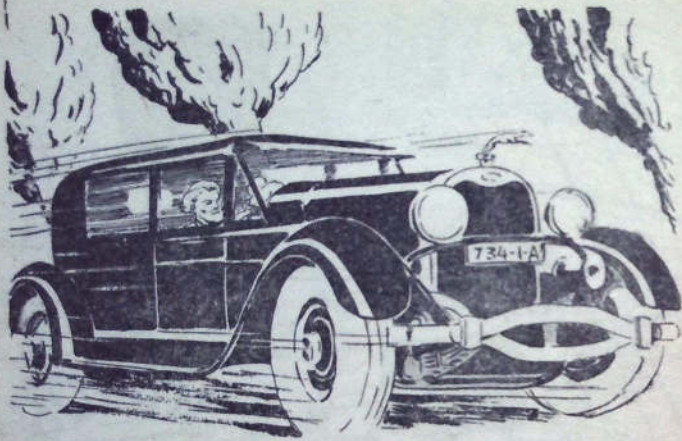
— Tiens !... les enfants sont donc en voyage ?

— Oh ! oui Monsieur, et un voyage assez lointain. Ils sont partis pour l'Etoile du berger.

— Comment ! dit le père qui croit avoir mal entendu.

— Oui, pour l'étoile du berger, répète Annette.

La pauvre vieille est tombée en enfance et divague, pense-t-il.



Dans sa puissante voiture vers le Menez-Mikael...

— Oui, oui ! reprend Annette, c'est aussi vrai qu'il y a cinq doigts à ma main. Quand vous aurez vu leur installation de départ au Menez-Mikael, vous comprendrez mieux.

Le père des deux ingénieurs connaissait la nature impétueuse de ses enfants, mais n'aurait jamais supposé une telle audace de leur part. Sa détermination est vite prise.

Il court au garage, en sort sa puissante voiture et prenant Annette avec lui, fonce avant que la nuit soit tombée sur le Menez-Mikael.

Ils sont en peu de temps sur le chantier. Le contremaître qui était en train de surveiller ses équipes rangeant du matériel, le reçoit.

— Ah ! Monsieur le Hénaff ! quelle heureuse surprise, vous voilà de retour !

Mais le savant n'entend rien. Il contemple la grande roue de 100 mètres et en a les larmes aux yeux. Il comprend tout.

— Alors, ils sont partis ? demande-t-il au contremaître, après un temps.

Un sentiment de fierté l'étreint. Braves petits, pense-t-il.

— Oui Monsieur, dit le contremaître. Ils sont partis sur la planète Vénus.

Tout avait été scrupuleusement calculé. Je n'ai aucun doute sur la réussite de leur entreprise.

— Je voudrais voir les plans, demande M. le Hénaff.

Ils entrent dans une maisonnette où ceux-ci sont tous classés. C'était le bureau d'étude des deux frères.

Pendant que le père examine les plans, Annette a reconnu au porte-manteau les chapeaux et les pardessus de ses maîtres, elle fond en larmes.

— Allons, allons, chère Annette, dit le père, ne pleurez pas ainsi, l'examen de ces plans me prouve que l'expédition n'a pu que réussir et pour vous tranquilliser complètement je vous ramènerai tout à l'heure à Ker-Sterenn d'où je leur enverrai un message auquel ils répondront sûrement.



Toute la nuit le savant va appeler sans arrêt.

Continuant sa visite avec le contremaître, celui-ci lui montre sous un hangar, un autre bolide, copie exacte du premier, ayant été construit en cas de détérioration du premier au cours des expériences. Après l'avoir examiné de fond en comble M. le Hénaff conclut que c'est la merveille des merveilles.

— Continuez de bien entretenir tout ce qui est ici, dit-il au contremaître en le quittant. Je reviendrai sous peu. Et il repart avec Annette vers son castel.

Il n'est pas plutôt arrivé qu'il règle son poste sur la planète Vénus et envoie ses appels. « Ici la terre ! ici la terre. Le Hénaff père attend des nouvelles de ses fils ». Il attend un peu, et recommence plusieurs fois...

Aucune réponse. Peut-être son poste est-il mal réglé. La vieille Annette qui s'est assise près de lui est anxieuse. Il vérifie ses boutons et recommence d'appeler. « Ici la terre !... etc. »

Toujours rien, rien ne répond. Annette pleure encore et dit :

— Ils sont sûrement morts. Oh ! mes pauvres petits, mes pauvres petits !

— Patience, Annette. Ne vous mettez pas dans cet état. Ils ne sont pas nécessairement à proximité d'un émetteur, si toutefois il en existe sur Vénus. Allez manger un morceau et couchez-vous, je vous réveillerai si j'entends quelque chose !

Mais Annette ne veut rien savoir et reste dans son fauteuil.

Toute la nuit, le savant appellera sans cesse. La vieille servante vaincue par les émotions successives s'endormira.

Au petit jour le vieillard commence de désespérer. Ils se sont écrasés à leur arrivée, pense-t-il, à moins qu'un phénomène, une cause imprévue les aient fait changer de direction. Il règle à tout hasard son poste sur Mars, et inlassablement, recommence ses appels... Ici, la terre ! !... Quand... ah juste Ciel, une réponse lui parvient. Il déchiffre.

— Situation désespérée... Mars... direction T, H. 25.Z.6... Le Hénaff.

D'un bon, le père s'est levé. Annette réveillée en sursaut, demande ce qui arrive.

— J'ai des nouvelles, ma bonne Annette. Ils sont vivants ! lance-t-il, exultant de joie.

— Ils sont vivants ! répète-elle radieuse — *Mil Bennoz d'ec'h va Doue !* (Merci mon Dieu) —, et vont-ils revenir bientôt ?

— Je vais aller les chercher Annette. Je pars dans quelques jours juste le temps de modifier le deuxième « Bolide » avec des propulseurs de façon à pouvoir revenir par mes propres moyens.

Immédiatement le valeureux vieillard donne des coups de téléphone pour réunir les spécialistes nécessaires à la mise au point du Bolide n° 2.

En trois jours tout est terminé. Le fidèle contremaître partira vers Mars avec le père des deux ingénieurs.

— Dans les décombres —

Yves, Pol et le Vénusien ont échappé à la mort par miracle. Ils se traînent au milieu des décombres avec quelques légères contusions. Le Marsien a été pulvérisé par un bloc, à leur côté. Après de nombreux efforts et des tâtonnements dans l'obscurité qui les environne ils arrivent à se dégager et sortent enfin à l'air libre. Fort heureusement leurs combinaisons chauffées n'ont subi aucune avarie

Un spectacle de désolation s'offre à leurs yeux. De la Cité Marsienne, il ne reste plus rien. Rien que des ruines et des amoncellements d'aérolithes. Quelques fumées lointaines décèlent encore la place des incendies. Aucun indigène n'a échappé à la destruction.

— Je n'en reviens pas, dit Yves ! Je croyais bien que c'était fini pour nous !

Arrivés simultanément, les blocs se sont coïncés les uns contre les autres et ont formé comme une voûte au-dessus d'eux.

— C'est reculer pour mieux sauter mon cher Yves. Notre seule chance de salut était dans le pauvre cicérone Marsien qui devait nous ramener sur la terre. Mais tout est détruit, nous allons mourir faute de subsides. Prenons-en notre parti !

Le Vénusien, plus optimiste, propose de parcourir les ruines.

— Peut-être trouvera-t-on quelque chose ! Que sais-je moi ? « Il faut tout tenter jusqu'à la fin » !

Les deux Bretons se rangent à son avis.

Nos malheureux amis se partagent les secteurs à visiter. En tout cas, le point de rassemblement sera sous cette voûte qui pourra les abriter la nuit.

Les heures passent dans de vaines recherches. La nuit ils montent la garde chacun leur tour, et cela dure des jours.



Père ! Père ! nous sommes là !...

Ils vont s'affaiblissant, tenaillés par la faim, à tel point que Pol a une syncope.

Revenu à lui, il a de la peine à marcher. Yves est au désespoir. C'est la longue agonie qui commence. Il cache son inquiétude à Pol et en son for intérieur demande à Dieu de sauver au moins son frère.

Leurs traits se sont creusés et leur barbe qui pousse tous les jours davantage leur fait des têtes de moribonds, sauf le Vénusien chez qui le système pileux n'existe pas.

Cependant, un matin que le Vénusien, plus résistant, est parti seul en exploration, les deux frères l'entendent pousser un cri. Ils se lèvent et le voient au loin leur faire des gestes d'appel.

Dans l'état de faiblesse où ils se trouvent, ils ont toutes les peines du monde à se déplacer maintenant. Yves soutient Pol, qui a absolument voulu l'accompagner.

Pendant qu'ils s'acheminent péniblement, le Vénusien leur crie qu'il a trouvé un poste à ondes, très perfectionné et intact, où des appels qu'il n'a pu déchiffrer, viennent de se faire entendre.

Une joie sans nom, illumine le visage des deux frères. Réunissant leurs efforts dans une suprême énergie, ils sont bientôt près de leur ami.

— Voilà ! leur dit-il, je viens d'entendre des appels, peut-être vont-ils se reproduire !

Le cœur des ingénieurs bat d'émotion. L'attente est longue, elle semble durer un siècle.

Enfin les appels réitérent — nos deux amis l'oreille tendue, écoutent. Un cri de joie s'échappe de leurs lèvres. C'est la terre, c'est leur père ! Ils

s'embrassent et dans leur exaltation embrassent le Vénusien aussi... et ils répondent le court message que vous savez.

Leur espoir renaît. Ils savent que leur père fera tout pour les sauver. Mais arrivera-t-il à temps ?

Malgré leur excellent moral, leur état de faiblesse empire de jour en jour.

Dans leur Bolide écrasé ils ont trouvé un grand drapeau que le cataclysme a épargné. Ils décident de l'étendre dehors.

Peut-être sera-t-il aperçu de leur sauveur !

L'état de Pol s'aggrave. Il est tellement bas qu'il a de la peine à parler — et ne peut plus se lever.

Yves regarde le ciel de tous côtés. Le secours arrivera-t-il à temps ? Mais voilà que dans ce silence accablant, un lointain bruit de moteur se fait entendre. O Ciel ! serait-ce ? mais déjà le bruit a cessé. Sont-ils victimes d'une hallucination ?

Dans l'état où ils se trouvent ce phénomène est assez fréquent !

Après un temps, le bruit revient et se rapproche.

Le Bolide 2 passe comme une trombe en rase motte juste au-dessus d'eux.

Yves et le Vénusien ont à peine eu le temps de lever les bras.

Mais l'aéronef fait un virage. Ses occupants ont dû voir le drapeau étendu. Il descend lentement et atterrit.

Ivre de joie, dans un dernier effort, Yves essaye de courir.

La porte s'est ouverte et son père paraît.

— Père ! père ! nous sommes là !

Celui-ci qui a entendu accourt suivi du contremaître.

Le père et le fils s'étreignent longuement.

— Tu n'es pas blessé ? Où est Pol ?

— Viens père, il est très faible. Voilà près de dix jours que nous n'avons rien mangé.

Arrivés près de Pol, le père se penche sur lui. Celui-ci le reconnaît à peine tant il est faible.

— Vite ! il faut immédiatement le transporter dans le Bolide et lui donner des soins !

Le Vénusien et le contremaître portent le malheureux qui semble être dans le coma, et l'installent sur une couchette.

Après quelques soins et une légère alimentation, Pol revient à lui et pleure de joie dans les bras de son père.

Yves raconte leur odyssée.

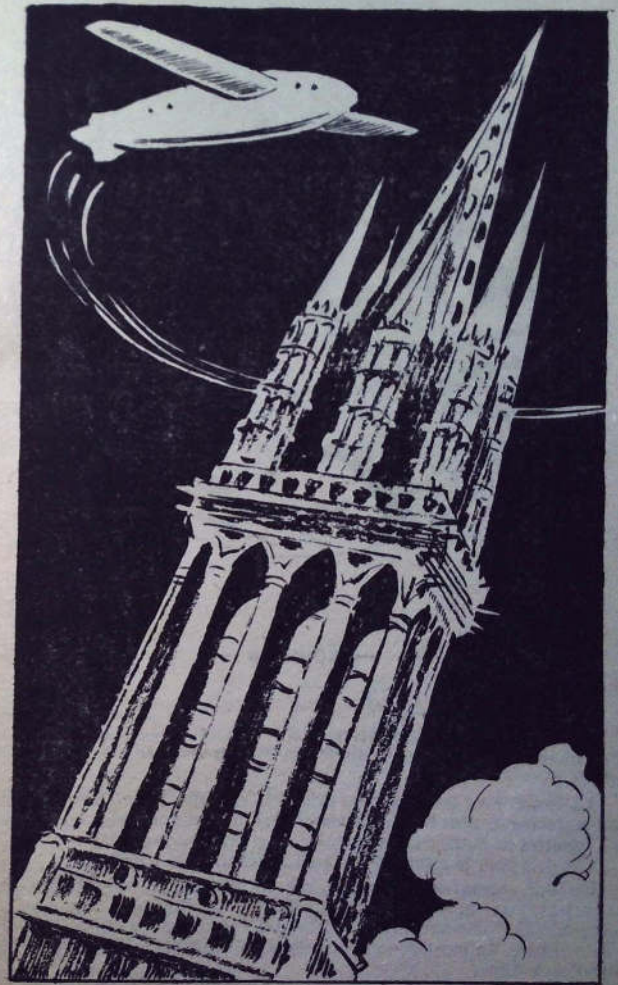
— Il nous faut repartir tout de suite pour éviter une nouvelle pluie d'aérolithes meurtriers, ordonne le père.

— Je ne t'ai pas présenté notre compagnon, dit Yves ; c'est un Vénusien !

— Enchanté de vous connaître Monsieur. Viendrez-vous sur la terre avec nous ? demande M. le Hénaff.

— Bien volontiers, et merci de votre invitation.

Bientôt le Bolide n° 2 s'élève et disparaît du ciel de Mars.



Le « Bolide » N° 2 paraît radieux au-dessus du Kreisker.



— Épilogue —

La bonne Annette s'est décidée d'aller à Saint-Pol-de-Léon sa ville natale où sa sœur la réclame depuis longtemps. Elle profite donc de l'absence de ses maîtres.

Là-bas, elle va tous les jours prier à la chapelle Notre-Dame du Kreisker dont le clocher, le plus haut de Bretagne, est une pure merveille granitique avec ses 77 mètres de haut, c'est le symbole de la piété bretonne.

Elle prie pour le retour des frères Le Hénaff et de leur père.

Un jour, sortant de la chapelle, elle est intriguée en voyant des groupes qui parlent d'une nouvelle sensationnelle, elle se renseigne et apprend que les journaux et la Radio annoncent l'arrivée pour le lendemain des frères Le Hénaff et de leur père. Le message radiophonique précisait l'atterrissage pour midi à Saint-Pol-de-Léon.

Annette est bouleversée. Elle pleure et rit à la fois.

Le lendemain à 11 heures, elle monte le plus haut qu'elle peut dans le Kreisker et à travers la fine dentelle des ornements du clocher, interroge le Ciel.

La nouvelle s'est vite propagée. Dans les rues de la vieille cité léonaise règne une grande animation.

Annette égrène sans arrêt son chapelet et n'a pas assez d'yeux pour embrasser tout le ciel.

Elle voit un remou dans la foule, indice de quelque chose, et le Bolide n° 2 paraît radieux. Il descend et se pose doucement dans la campagne environnante.

Tout le monde se précipite. Annette manque de se rompre dix fois le cou en descendant du clocher. Elle suit la foule et arrive au moment où ses chers petits sont salués par les autorités, tandis qu'éclate l'hymne national breton.

Elle n'ose d'abord approcher, elle est au premier rang. Pol l'a reconnue.

— Annette ! Annette ! appelle-t-il.

Elle n'y tient plus. Elle vole vers les deux ingénieurs et les embrasse.

Après les formalités, une voiture emmène les quatre valeureux explorateurs et Annette à Landerneau où les deux frères sont heureux de retrouver leur intérieur pour se reposer un peu dans le calme.

Le lendemain, réception officielle à Rennes, dans la capitale de la Bretagne.

Toute la ville est en fête. Les rues sont pavoisées. Une pluie de fleurs accueille les quatre héros sur leur passage dans une luxueuse voiture marchant au ralenti.

Le Vénusien est très heureux d'être dans un aussi accueillant pays.

Une importante subvention est offerte aux deux frères pour leur permettre de poursuivre leurs éminents travaux, au service de la science et de la Bretagne.

Alan DARMOR.



Table des Matières

Sur les bords de l'Elorn	3
Le « Menez-Mikael » de Brasparts	5
Lancés dans l'infini	6
La Comète inconnue	9
La planète Vénus	12
La fleur carnivore	15
Prisonniers	17
Les rapaces géants	21
L'enfer de Phobos	25
Mars	28
Les rayons vivifiants	32
Le Castel de Ker-Sterenn	36
Dans les décombres	40
Épilogue	44

L'URZ GOANAG BREIZ

(ORDRE DE L'ESPÉRANCE DE BRETAGNE)

publie un périodique pour les jeunes

OLOLÊ

*et édite des ouvrages de propagande
culturelle bretonne...*

INSTRUCTIFS

ATTRAYANTS

ÉDUCATIFS

(Demandez le catalogue)